3 SEPTEMBRE 1952

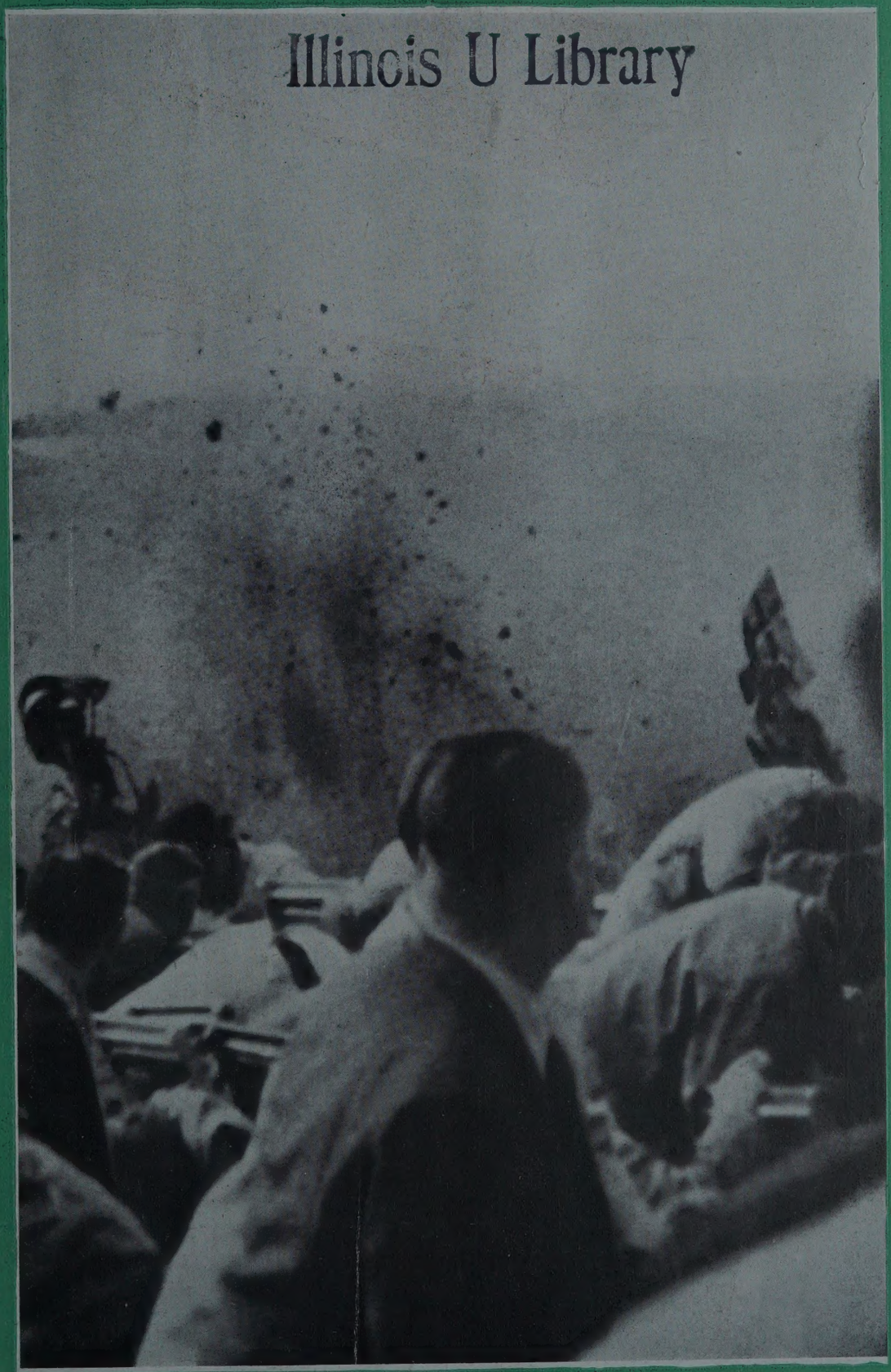
France

N° 361 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



DANS CE UMÉRO

★

Le traité charbon-acier
AN MONNET
les déclarations à
e envoyé spécial
ené Branellec.

★

e Brazzaville
postes perdus
dans la
sse équatoriale.

★

LA SAISON
DE BIARRITZ

★ ★ ★

ETTE SEMAINE
ANCE-ILLUSTRATION
ÉRAIRE ET THÉATRALE
la première partie de
RÉCHAL SANS GLOIRE
par EWAN BUTLER
et GORDON YOUNG

LA TRAGÉDIE AÉRIENNE DE FARNBOROUGH

Peu après qu'il eut franchi le « mur du son » un D H 110 a fait explosion et s'est désagrégé en vol, projetant ses débris sur les assistants du meeting aérien. Le pilote, John Derry, l'« as supersonique » anglais, son passager et vingt-cinq spectateurs ont été tués, la plupart par la chute d'un des moteurs à réaction que l'on voit ici percutant au milieu de la foule épouvantée.

PHOT. A. P.

VOIR L'ARTICLE PAGES 235 A 238

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

8ème ANNÉE — NUMÉRO 361

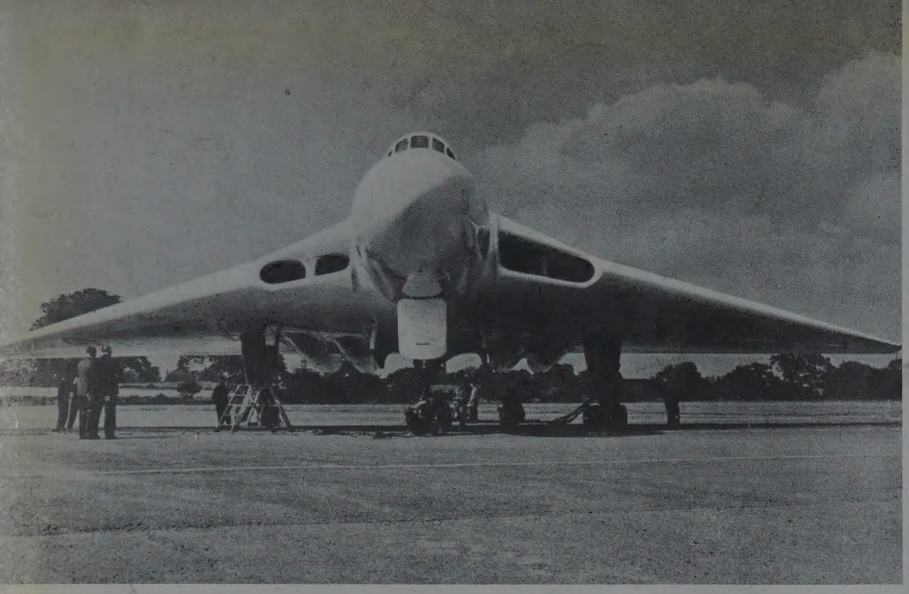
13 SEPTEMBRE 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

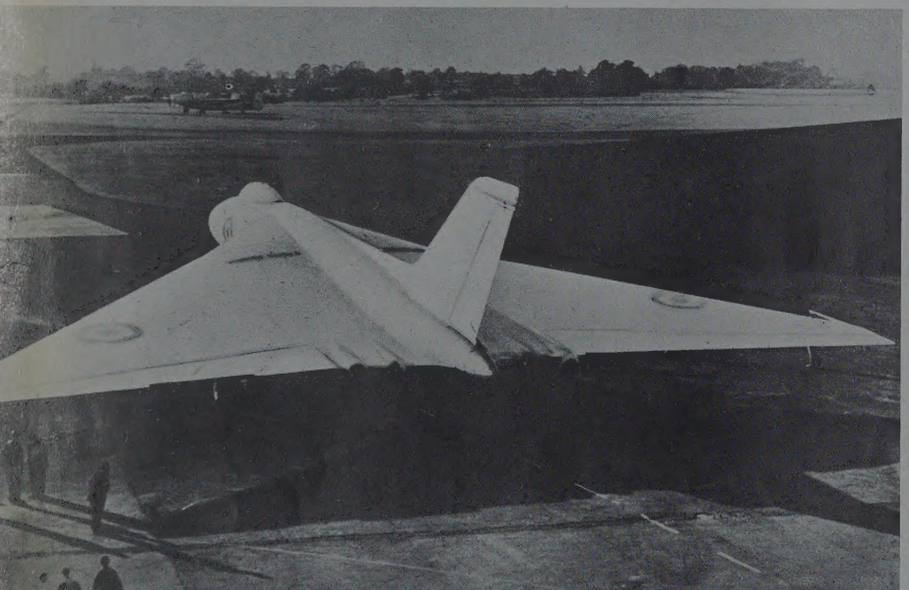
Le « Javelin » clou de Farnborough

LES PERFORMANCES DE FARNBOROUGH

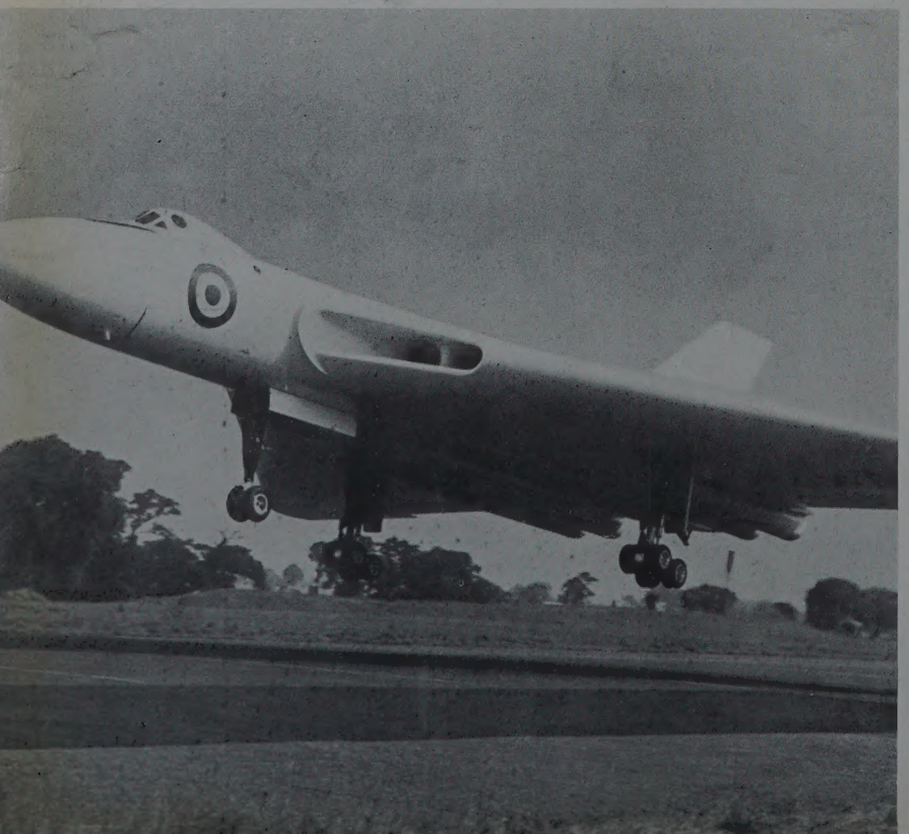
L'ANGLETERRE, PUISSANCE MÉCANICIEN DÉMONTRE LA VITALITÉ DE SON INDUSTRIE AÉRONAUTIQUE



Trois aspects de l'Avro A-698, le premier bombardier à voilure triangulaire, qui a fait son premier vol de Woodford à Farnborough pour la présentation des nouveaux prototypes.



L'Avro A-698, quadriréacteur, est une extrapolation des avions « Delta » expérimentaux du même constructeur qui volent depuis 1949. On en attend une vitesse de 1.000 km.-h. au moins et le transport des plus lourdes bombes atomiques à quelques milliers de kilomètres.



PRÉFACÉES par le stupéfiant exploit d'un bombardier « Canberra » fois vainqueur de l'Atlantique en moins d'une demi-journée démonstrations aériennes sensationnelles de Farnborough vienne confirmer avec éclat la vitalité de l'industrie aéronautique de Gr Bretagne. Ce peuple de marins et de marchands serait-il, en temps qu'un peuple de mécaniciens hors ligne, un peuple d'aviateurs question ne se pose plus depuis la bataille d'Angleterre, qui le contra à tendre toutes ses forces vers le ciel et à y remporter la plus extra naire des victoires. Mais on a bien le droit d'admirer aujourd'hui l'in gence et la ténacité d'une nation qui, non seulement a su reten comprendre la leçon de l'histoire, mais qui, de surcroît, a su, par un effort, se garantir contre les suprématies étrangères.

Jusqu'à ces temps derniers il était en effet admis que deux seules sances au monde, l'américaine et la soviétique, pouvaient se permett hautes performances industrielles. Qu'il s'agît de l'énergie atomique c la production aéronautique, aucun pays, semblait-il, n'avait mieux à que compter les points marqués par l'un ou par l'autre des deux colo Et dans le lot des spectateurs résignés on classait d'autant plus facile l'Angleterre qu'on la savait soumise à un régime de cruelles restrictio qu'en conséquence on la jugeait moins soucieuse de nourrir cert ambitions que de se nourrir elle-même. Erreur profonde !... On a a d'abord que l'Angleterre avait été capable de se pourvoir en a atomiques. La manifestation de Farnborough prouve maintenant q est, qualitativement, au même rang au moins que les Etats-Unis.

Tout a été dit de ce qui pouvait l'être sur le *Canberra,* déjà cité, s transport *Britannia* de 72 tonnes, qui enlève cent quatre passagers c transporte à 6.000 kilomètres à 580 à l'heure, sur le quadriréacteur *Va* qu'on décrit comme « la plus formidable arme de guerre du monde » l'intercepteur *Hunter,* de Hawker, qui surclasse le « Sabre » et le « M sur le « De Haviland 110 », qui vient de franchir le mur du son l'étonnant chasseur de nuit *Javelin* enfin. Ce qui n'a pas été dit, le parti que la Grande-Bretagne va tirer désormais, au point de vue éc mique, de ses réalisations aériennes.

Un chroniqueur a révélé que les Anglais avaient fait de leur avi leur première industrie d'exportation et que « cellules et moteurs « Co ou « Sapphire » bloquaient le marché mondial ». Voilà qui est parf ment exact, mais qui est incomplet. Car s'il est vrai que l'appareil com cial « Comet » est recherché par la plupart des compagnies europée et même américaines, il est non moins vrai que les appareils milit britanniques tendent à prendre une place considérable dans la dotatio armées atlantiques.

On doit rappeler que dans la répartition des commandes *off* s l'Angleterre n'a pas été favorisée par Washington. Elle ne vient c troisième rang, loin derrière l'Italie, très loin derrière la France. Elle cependant pas protesté. Elle s'est contentée d'aligner son mat Résultat : les Etats-Unis vont probablement ajouter à leurs comma antérieures de nouvelles commandes portant sur 200 millions de do et intéressant exclusivement la fabrication d'appareils de chasse ou bombardement. Les choses se présentent de telle façon que les fo aériennes européennes pourraient fort bien, pour leur plus grande pa être équipées d'avions fabriqués par l'Angleterre ou fabriqués par usines continentales sous licence britannique. Il n'y a d'ailleurs p s'effarer. L'avance prise par les techniciens d'outre-Manche est telle q matière d'engins à réaction l'Angleterre détient une avance considé et que, de l'avis de certains experts, il y a même avantage à ce qu concentre ses métaux et son outillage sur une fabrication où elle exc

Quoi qu'il en soit, l' « opération Farnborough », préparée de longue et de main de maître, place la Grande-Bretagne dans une situation p légiée. Qu'elles fournissent des avions commerciaux ou des avions taires — et elles fourniront les uns et les autres — ses usines vont assurer la conquête du marché européen et d'importantes rentrées dollars. Voilà le fait essentiel. On peut le livrer à la méditation de cert Français, toujours trop enclins à croire aux vertus de l'improvisat

Le Westland « Wywern » 4, équipé d'un turbopropulseur « Python » de 4.100 CV entraînant deux hélices quadripales contrarotatives, est un bombardier torpilleur monoplace de la Royal Navy.

CE QU'ONT VU A FARNBOROUGH LES SPÉCIALISTES DE 42 NATIONS

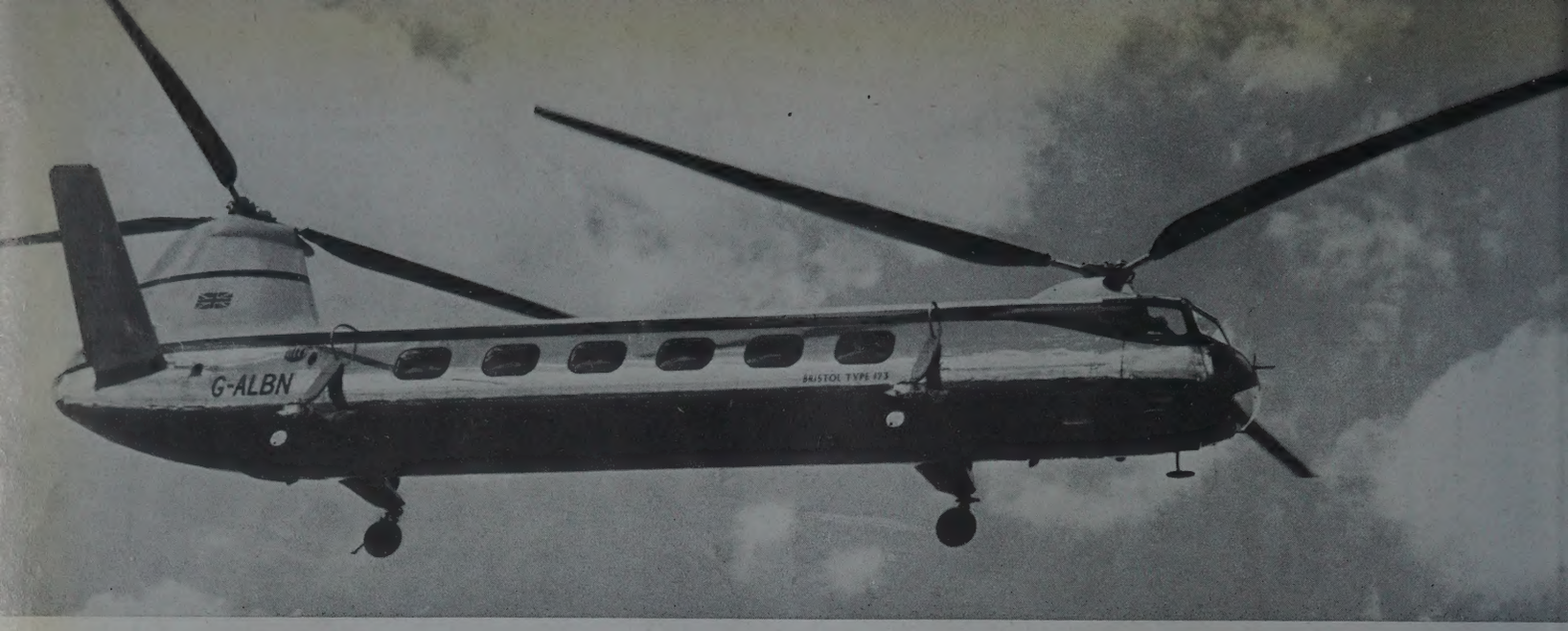
PAR CAMILLE ROUGERON

Des nouveautés de Farnborough, la plus importante est peut-être celle qui est passée le plus inaperçue au cours d'une présentation en vol : le turboréacteur Bristol « Olympus ».

A ses 10.000 livres ou presque de poussée, qui sont devenues un minimum aujourd'hui, l' « Olympus » joint en effet une consommation exceptionnellement faible, réduite d'un quart environ par rapport aux turboréacteurs en service. La rançon en est, comme à l'habitude, une complication : il a fallu dédoubler le groupe turbine-compresseur en deux, dont l'un, à basse pression, tourne plus lentement que le groupe haute pression. Mais l'économie de consommation paie largement. Les turboréacteurs de cette formule sont les seuls à pouvoir donner la solution économique du transport à réaction en même temps qu'ils vont faire pénétrer l'aviation militaire dans le domaine supersonique.

C'est dans la classe de l'avion de transport, en apparence, que l'avance britannique est la plus grande.

Aux avions à turbine déjà en service, le De Havilland « Comet » à



Le Bristol 173, hélicoptère birotor, équipé de deux moteurs de 550 CV, pèsera près de 5.000 kilos en charge. Il transporte 13 passagers.

turboréacteur et le Vickers « Viscount », où l'on a préféré cette combinaison de la turbine et de l'hélice qu'est le turbopropulseur, Bristol vient d'ajouter un deuxième appareil de cette dernière formule, le « Britannia ». Fera-t-il mieux que les deux prédécesseurs ?

On connaît, sur ce point, la longue divergence des constructeurs américains et britanniques.

Les premiers ont misé sur le moteur à explosion, amélioré par la turbine d'échappement du moteur compound ; ils affirment que les avions ainsi équipés, les Douglas DC-7 et les Lockheed « Superconstellation », qui vont entrer en service dès l'an prochain, permettront d'attendre la sortie, en 1957 ou 1958, des premiers avions équipés de turboréacteurs convenables pour le transport aérien. Leurs plans sont prêts. Douglas vient de dévoiler les siens : un DC-8 quadriréacteur de 80 tonnes, transportant cent vingt passagers à 900 kilomètres-heure.

Les constructeurs britanniques ont cru au contraire au turbopropulseur ou au turboréacteur actuel de puissance modérée et de consommation élevée. La première formule a échoué sur les appareils géants, le Bristol « Brabazon » et le Saunders-Roe « Princess » ; elle semble devoir mieux réussir avec le « Viscount » et le « Britannia ». La deuxième, celle du « Comet », est encore discutée ; si l'avion brille par sa vitesse comme par son confort, son exploitation est-elle économique ?

Seule l'expérience peut se prononcer en définitive sur le gagnant de la lutte entre moteur compound, turbopropulseur et turboréacteur, où chaque progrès redonne successivement l'avantage à l'un ou l'autre. Le succès de Bristol, constructeur de moteurs avec l' « Olympus », ne va-t-il pas nuire à Bristol, constructeur d'un « Britannia » équipé de turbopropulseurs ?

La profusion de voilures triangulaires présentées à Farnborough, du chasseur monoréacteur au bombardier quadriréacteur, marque au contraire une avance indiscutable de la construction britannique.

La voilure triangulaire, ou l'aile « Delta » ainsi nommée en Grande-Bretagne d'après la majuscule grecque de même forme, a mis longtemps à s'imposer : les premières allaient sortir en Allemagne à l'armistice.

En matière de chasseurs à voilure triangulaire l'avance appartient toujours à l'Amérique, qui construit en série depuis plus d'un an un chasseur Douglas F4-D de cette formule pour son aviation navale.

Mais l'application au bombardement est incontestablement une nouveauté britannique. L'aviation américaine n'a pas dépassé pour ses bombardiers atomiques géants le stade de l'aile en flèche des B-52 et des B-60. Avec ses quatre réacteurs et sa voilure triangulaire, un appareil comme l'Avro A-698, qui vient d'être présenté à Farnborough, est certainement prévu pour des vitesses supérieures.

Tous les avions militaires, chasseurs comme bombardiers, s'acheminent vers les vitesses supersoniques que doivent donner les nouveaux turboréacteurs à grande puissance et à rendement élevé appliqués aux formes de voilures les mieux aptes à franchir la barrière du son. Ces vitesses seront-elles atteintes dès les premières réalisations ? Nous n'en savons rien encore, faute de connaître les performances des appareils présentés. Mais nous sommes bien certains que la course aux performances va s'accélérer avec ces nouveautés qui ouvrent à la construction aéronautique des possibilités jusqu'ici refusées. Jamais l'aviation n'aura été si éloignée de la stabilité que pourraient souhaiter les auteurs de programmes désireux de ne pas courir trop de risques.

Le Bristol « Britannia », à quatre turbopropulseurs Bristol « Proteus » de 3.500 CV, transportera 104 passagers sur l'Atlantique à près de 600 km.-h.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

LE TÉMOIN N° 1 : Gustave Dominici, le fermier de Lurs, que les enquêteurs ont longuement entendu à plusieurs reprises

LE DRAME DE LURS MAIGRET ET ROULETABILLE

Ne serait-ce que par les personnalités des victimes, l'incroyable crime de Lurs a mis une fois de plus en vedette la police et son système d'investigation. Imaginez le décor : une meute de journalistes talonnant les enquêteurs, jouant au détective amateur, interrogeant les témoins, les policiers, faisant dire aux uns comme aux autres plus peut-être que ce qu'ils ont dit, ni même voulu dire, et encore moins penser ! Or, même l'été, en l'absence d'un quelconque serpent de mer, le rôle des reporters ne consiste pas plus à romancer les faits, à « en remettre », qu'à entraver, comme on dit, « la bonne marche de la justice ». Leur mission est d'informer les lecteurs, de satisfaire leur légitime curiosité, d'émettre des suggestions, de formuler des opinions, mais ils ne peuvent ni ne doivent se substituer à l'organisme responsable de la recherche des criminels.

Car le travail du policier est tout de patience, de minutie, de réflexion. Le troubler, c'est le gêner, et le gêner, c'est peut-être l'empêcher d'aboutir ! Souvenons-nous d'une affaire récente, banale en apparence : un homme, un fermier est tué dans son lit de deux coups de fusil. Sa femme s'accuse. On reconstitue le crime ; il se révèle que la femme ne connaissait pas l'A B C du maniement et du chargement de l'arme. L'interrogatoire se resserre autour de la famille jusqu'au moment où le père de la femme s'effondre. Il reconnaît avoir tué son gendre « trop fainéant » ; un conseil de famille avait décidé de charger du crime la fille, moins utile à la ferme que le père ! La sagacité et la patience d'un homme de police ont eu raison de la mise en scène.

Autre fait : en Alsace, une jeune fille est violée et étranglée. On ne trouve pas le coupable ; les enquêteurs ne recueillent que des présomptions. L'affaire s'endort. Trois ans et demi après, un officier de police, nouvellement installé dans le secteur, reprend le dossier, procède à une reconstitution de ce crime odieux

LE COMMISSAIRE SEBEILLE, qui tente de démêler l'écheveau compliqué de ce triple meurtre, interroge Gaston Dominici, père de Gustave.

et, fort de ses déductions, talonne l'un des témoins, qui, confondu, se décide à avouer.

La police travaille patiemment et dans des conditions souvent difficiles. Elle aboutit presque toujours et, somme toute, rares sont les erreurs judiciaires, de même que sont rares les crimes restés impunis.

Chers confrères, à chacun son métier, ne nous substituons pas à la police ; laissons-la travailler en paix. Ce doit être notre façon — et la meilleure — de collaborer avec elle.

A L'ASSAUT DE LA FIÈVRE APHTEUSE

On suit avec intérêt les recherches du professeur André Thomas, de la Faculté des sciences, qui, en collaboration avec M. Thierry, directeur de laboratoire à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, a découvert une méthode de production massive du virus servant à la confection du vaccin antiaphteux. Jusqu'ici il n'était possible, en utilisant les procédés classiques, que d'obtenir de faibles quantités de matières virulentes. Le professeur, que l'on voit ci-dessus avec M. André Marie, espère que la fabrication industrielle de ce virus permettra de lutter de façon plus efficace contre le fléau qui s'est abattu sur l'élevage français.

ISRAËL, BASTION DU PROCHE-ORIENT

Tandis qu'en Iran Mossadegh constitue peut-être le dernier obstacle à l'expansion communiste et qu'en Egypte le général Neguib s'efforce de consolider sa révolution par des réformes sans doute un peu tardives, Israël, qui a victorieusement résisté à l'assaut conjugué des nations arabes, apparaît peu à peu aux stratèges occidentaux comme le seul point fort du Proche-Orient.

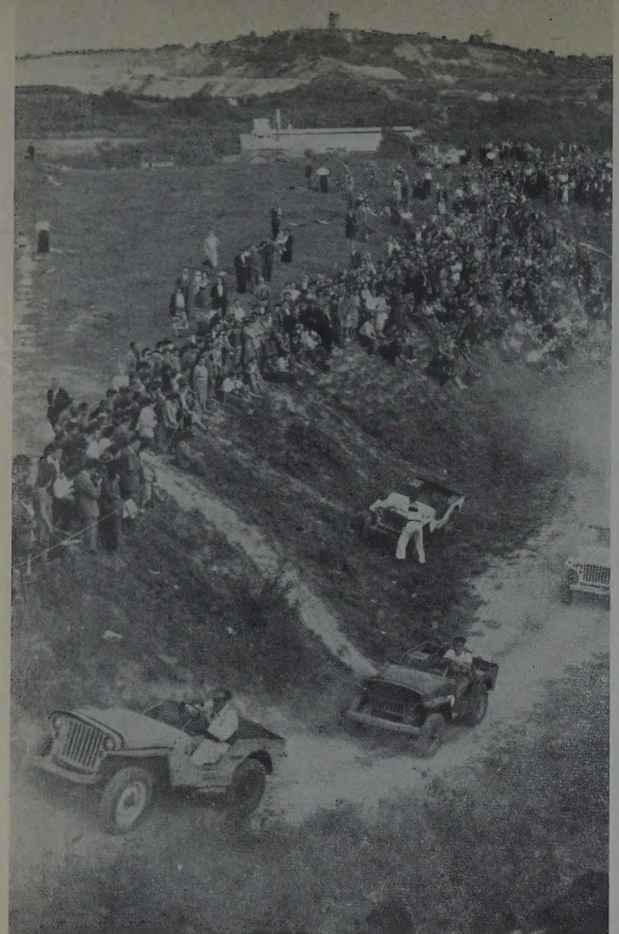
Dans l'hypothèse où l'Iran tomberait sous la coupe communiste, Suez et l'Afrique pourraient être directement menacés d'invasion. Encore faudrait-il que l'envahisseur réussît à franchir le fameux désert du Negev entièrement contrôlé par Israël.

Ce désert, défendu une première fois avec succès par les troupes israéliennes contre les forces combinées des princes arabes, pourrait-il être défendu une seconde fois de la même manière contre une armée plus nombreuse, plus moderne et mieux commandée ? Telle est la question.

Actuellement Israël peut aligner quarante mille hommes d'active et deux cent cinquante mille hommes de réserve. Depuis deux ans ses citoyens sont astreints à un service militaire de trente mois. Personne n'imagine que, malgré cet effort courageux, malgré les fournitures d'armes qui lui seront accordées par les grandes puissances, Israël soit en état d'arrêter une armée soviétique surgissant de l'Iran. Mais il y a dans la zone de Suez cent mille soldats britanniques supérieurement équipés, qui arriveraient en renfort avec l'appoint de leur aviation et de leur matériel lourd.

Il faut donc s'attendre à un resserrement des liens qui unissent déjà Israël aux pays occidentaux. Il n'est d'ailleurs pas invraisemblable de croire que l'on verra peut-être bientôt la réconciliation d'Israël avec les pays arabes, qu'alarme la pression de l'U. R. S. S. sur l'Iran.

AUX QUATR

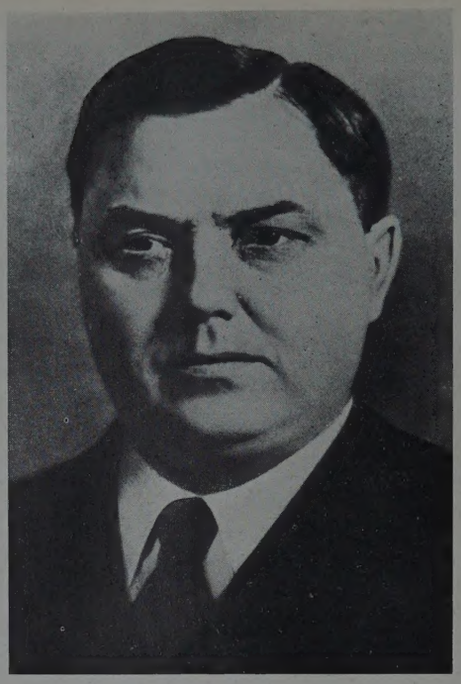


LE « JEEP-CROSS », SPORT A ÉMOTIONS FORTES

Sur le parcours accidenté des carrières d'Argenteuil, le jeep-cross, sport importé d'Amérique, a attiré 15.000 spectateurs. Ce n'est pas mal pour un début. Mais, si spectaculaire qu'il soit, ce sport acrobatique et dangereux ne semble pas près de détrôner les grandes compétitions classiques auprès des foules, dont le *panem et circenses* pourrait se traduire de nos jours par la *Coupe* et le *Tour de France*.

LES « RÉSISTANTS » SUD-AFRICAINS FONT DE L'OCCUPATION

Les lois de ségrégation raciale promulguées par le gouvernement Malan rencontrent en Afrique du Sud une opposition de plus en plus active. La nouvelle tactique des « coloured people » et de leurs supporters consiste à occuper les établissements et — dans les trains — les wagons expressément réservés aux « blancs ». Les milliers d'arrestations opérées n'ont fait, semble-t-il, que renforcer l'ardeur des manifestants.



STALINE PRÉPARE SA SUCCESSION

Pour la première fois depuis treize ans, le Congrès du parti communiste russe se réunira à Moscou le 5 octobre. Quels fantoches les deux mille délégués désigneront-ils comme « candidats du parti » aux postes de président et de vice-président de l'Union soviétique ? Personne ne s'en soucie, ces fonctions étant purement honorifiques et aucun « outsider » n'ayant la permission de concurrencer les « cracks » communistes.

Pourquoi donc ce remue-ménage ? Essentiellement, semble-t-il, parce que Staline, âgé et malade, entend préparer sa succession en modifiant l'organisation du parti et que, pour cela il lui faut l'approbation d'un congrès.

Selon le règlement, rédigé par Staline en 1934, l'autorité suprême du parti communiste russe appartient aux cinq membres du secrétariat du Comité central, le directeur de ce secrétariat n'étant autre que Staline lui-même. En pratique le secrétariat n'a joué depuis sa création qu'un rôle effacé, Staline préférant gouverner par l'intermédiaire du Politburo, l'une des trois émanations du Comité central avec l'Orgburo et le Controlburo. Et aujourd'hui il s'agit de concentrer tous les pouvoirs dans une sorte de super-Politburo, baptisé Présidium, dont les deux maîtres seront Staline et Malenkow.

Opération très simple par conséquent, mais de très grande portée puisqu'elle tend à détruire l'ancienne structure hiérarchique du parti communiste russe, à éliminer toute contestation éventuelle entre Malenkov et un membre quelconque de l'ancien Politburo. En fait, il s'agit de mettre la dictature soviétique à l'abri des secousses et des convulsions internes qu'une brusque disparition du maréchal Staline serait susceptible de provoquer. Car, dans l'ombre du Kremlin, les ambitions et les rivalités ne font pas défaut pour la succession.

LE « BEVANISME » EN ÉCHEC « RÉARMEMENT D'ABORD », DÉCIDE LE T. U. C.

L'offensive neutraliste lancée au récent Congrès des Trade Unions britanniques, à Margate, s'est traduite par un échec dont l'ampleur a paru surprendre l'opinion outre-Manche. M. Bevan, le « gauchiste » du Labour, n'avait cessé jusque-là d'accroître ses positions au détriment de celles de M. Attlee. Les résolutions « pacifistes » ou communisantes réclamant l'arrêt du réarmement allemand et japonais et la réduction progressive de tous les armements ont été rejetées par plus de 6 millions de voix sur moins de 8 millions. De même une motion « bevaniste » demandant que les programmes de réarmement soient réduits n'a recueilli que 1.272.000 suffrages. En revanche le Congrès a approuvé une déclaration spécifiant que le réarmement doit être aussi étendu que possible compte tenu des moyens de la nation.

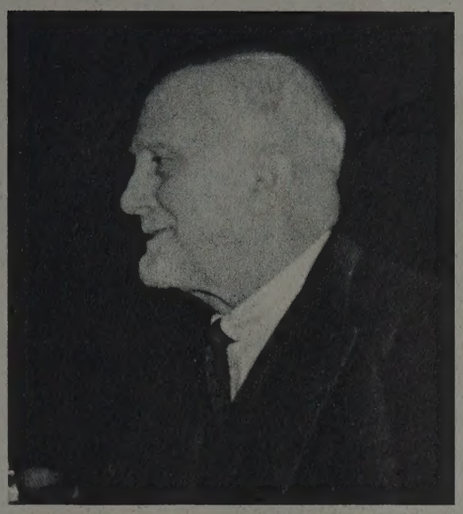
Ces votes témoignent que les travailleurs anglais « soucieux d'apporter la plus haute contribution possible à la défense du monde libre » ont pleine conscience des sacrifices qu'impose la Défense nationale.

COINS DU MONDE... (SUITE)

APRÈS LA TRAGIQUE AVENTURE DE LA PIERRE-SAINT-MARTIN

Les mémoires sont encore toutes fraîches du drame de la Pierre-Saint-Martin. Nous avons reçu à ce sujet quantité de lettres. Un certain nombre de constatations sont aujourd'hui possibles. Comme le dit si justement le président fondateur de la Société spéléologique de France, la vue en coupe du gouffre Lépineux constitue en elle-même un aveu. Ce gouffre n'est pas d'une absolue verticalité ; le record « tombe » ainsi et il appartient toujours au Busso Revel (Italie) avec 314 mètres, qui est comme un tube et sans relais. Or la subverticalité rendait notre gouffre beaucoup plus difficile à explorer et il apparaît que M. Max Cosyns n'a pas observé en l'occurrence les règles les plus élémentaires de prudence. Peut-être sa compétence dans ce domaine est-elle limitée ? L'une de ces règles consistait à mettre une échelle du haut en bas devant l'explorateur pour qu'il puisse s'arrêter en cas de panne de treuil ou de rupture de câble. De plus, lorsqu'on a la chance de disposer de relais, il semble normal qu'ils soient utilisés par des collaborateurs afin de parer à une panne téléphonique et de faciliter les manœuvres.

Enfin, constatons que l'équipe choisie — en dehors de MM. Norbert Casteret et Loubens, spéléologues qualifiés et expérimentés — comprenait des hommes certainement très courageux, mais qui n'avaient peut-être pas en ce domaine toute l'expérience désirable. Et puis, il faut bien le dire, il paraît incroyable que M. Cosyns n'ait pas été en tête de cordée et qu'il n'ait pas agi à l'instar du professeur italien Pietro Parenzan. Un chef ne doit-il pas être à la pointe du combat ? Et déjà, lors de la descente du fameux *Bathyscaphe* à Dakar M. Cosyns prodigua surtout les bons conseils au professeur Piccard, dont l'expérience ne fut pas plus heureuse. Sans doute est-il facile de critiquer une initiative qui tourne mal, mais l'entreprise du gouffre de la Pierre-Saint-Martin eût-elle réussi que ces mêmes remarques resteraient valables. Il n'est que de demander au président de Joly et de lire son *Manuel du spéléologue* pour en être convaincu.



SFORZA L'EUROPÉEN EST MORT

Un grand Européen vient de disparaître avec le comte Sforza. Descendant d'illustres « condottieri » qui furent au XVe siècle maîtres de Milan, il s'imposait d'abord par sa prestance et son allure. Il s'imposait aussi par d'éminentes qualités d'esprit qu'il eut toute latitude de déployer durant sa longue carrière. Né le 25 septembre 1872, il occupa différents postes diplomatiques, entra dans la politique et fut pour la première fois ministre des Affaires étrangères en 1920. Ambassadeur à Paris en 1922, il se dressa contre Mussolini dès que celui-ci fut au pouvoir. En 1928 il prit le chemin de l'exil, vécut tantôt en France, tantôt en Belgique, et en 1940, ayant vainement cherché à dissuader le roi de laisser entrer l'Italie en guerre, gagna l'Angleterre, puis les Etats-Unis. Passionnément républicain, il joua un rôle décisif dans l'abdication de Victor-Emmanuel. Président de l'Assemblée consultative, ministre des Affaires étrangères en 1947, il avait, quand sa santé le contraignit, il y a deux ans, à renoncer à la politique active, fait rentrer son pays dans le concert européen.

L'ÉGYPTE A UN DICTATEUR

Depuis le coup d'Etat du 23 juillet, le général Neguib se heurtait à une vive opposition du Wafd et des royalistes. Imposant sa dictature, il a accepté la démission d'Ali Maher et fait arrêter de nombreuses personnalités politiques parmi lesquelles l'ex-Premier Hilaly, Serag Eddine, ancien secrétaire général du Wafd, dont le chef, Mustapha Nahas, a été placé en résidence surveillée. (Ci-dessus, le général Neguib avec son fils.)

PROPOS DU SCEPTIQUE

Le tribunal correctionnel de Nantes vient de condamner un jeune escroc qui se faisait la main sur d'infortunées mères de famille. Parmi ces dernières il choisissait celles dont un fils avait été provisoirement retiré de la circulation par décision de justice. Puis, excipant de sa bonne mine, il leur promettait la libération rapide du rejeton incarcéré contre le versement d'une somme modique : 3.500 francs au moins, 6.200 francs au plus.

On a beau s'esclaffer et s'étonner après coup de la simplicité puérile d'un pareil système, qui s'apparente à celui qu'appliquait Garnier, le dernier escroc des concierges parisiens. Le fait est qu'il fonctionnait avec la précision d'un chronomètre suisse et qu'il fonctionnerait encore de la même manière si son inventeur avait pris soin de changer d'air... peut-être aussi d'augmenter ses tarifs.

Si nous rapportons cette pénible histoire, c'est moins pour mettre les malfaiteurs en garde contre les tentations de la facilité que les honnêtes gens contre les périls de la jobardise. Que l'habileté des premiers soit faite surtout de la crédulité des seconds, la tragique aventure de M. Victor le prouve avec éclat. M. Victor était veilleur de nuit à l'hôtel Balmoral. Il ne l'est plus. Car il est mort. Mort assassiné. Et pourquoi ? En fin de compte, pour avoir ouvert sa porte à deux chenapans patentés, connus comme tels, sur la simple et fallacieuse assurance qu'ils avaient — parole d'honneur ! — à lui communiquer « une bonne adresse d'appartement », c'est-à-dire la chose la moins croyable qui se puisse imaginer.

La duplicité de l'homme n'ayant d'égale que sa sottise, il est bien naturel de voir dans l'abus de confiance l'un des ressorts essentiels de la vie sociale. Le coup du fils prisonnier et le coup de la bonne adresse ne font qu'allonger la liste des filouteries classiques : le coup du « trésor espagnol » les a précédés avec l'escroquerie au mariage fignolée par l'inoubliable Landru. On trouvera mieux encore, c'est certain. Mais quelle différence de nature y a-t-il entre ces jeux que réprime le code pénal et les tricheries que tolèrent la politique et la diplomatie ? Aux moralistes d'en débattre et d'en décider. La question n'est d'ailleurs posée que par parenthèse. Et il ne servirait à rien d'y répondre puisque, malgré leur expérience millénaire, les hommes ne peuvent que croire au Père Noël et les nations, aux traités de paix.

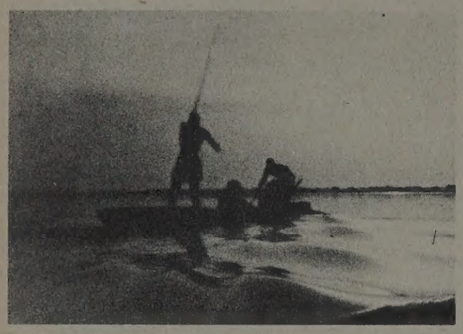
« Vous serez semblables à des dieux !... » Quand on songe qu'à l'origine des temps une femme déjà quasi divine prêta l'oreille à cet énorme propos électoral et y ajouta foi, qu'attendre de ses descendants, sinon qu'ils tombent dans les panneaux de l'imposture universelle ?

A TRAVERS L'AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE

DE BRAZZAVILLE AUX POSTES PERDUS DANS LA BROUSSE

AVEC CEUX QUI A LA COLONIE N'ONT A COMPTER QUE SUR EUX-MÊMES

PAR ÉTIENNE FALCK



Coucher de soleil sur le lac Iro, à la fin d'une journée de chasse à l'hippopotame.

AU cours de la longue randonnée qu'il vient d'accomplir à travers notre Afrique Noire, M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, a pu apprécier l'ampleur des aménagements apportés dans l'équipement économique, sanitaire et humain des vastes territoires de l'A.-E. F. et des efforts accomplis pour la mise en valeur des richesses qu'ils recèlent.

Il est un autre côté de la médaille : c'est la somme de courage et de volonté que déploient là-bas les défricheurs, les prospecteurs, sous un climat meurtrier, face à l'hostilité et aux perfidies de la brousse, pour vaincre l'écrasante torpeur dans laquelle sommeille l'Afrique équatoriale.

Ce visage inconnu de l'A.-E. F., il apparaît dans les notations ci-dessous, rapportées par notre collaborateur Étienne Falck, qui vient de parcourir ces régions où, comme l'a dit justement le président Sarraut, l'on voit surgir, à chaque pas, la rudesse et l'âpreté de l'existence qu'impose aux colons une nature où tout semble conspirer pour décourager les énergies les plus tenaces.

LE petit village gabonais d'Issiengui compte une quarantaine d'habitants. Ses petites cases rectangulaires, bancales, s'appuient, épaule contre épaule, penchées vers la poussière de la piste qui serpente paresseusement sur un dos d'âne, entre la rivière et la forêt. Les petites portes d'écorce sont soigneusement fermées et, derrière elles, les femmes du village regardent. Si l'on pousse un loquet, il faut plonger le buste en avant dans l'ouverture, trop étroite pour y entrer de front et debout. A l'intérieur, c'est l'obscurité bleutée de fumée, la fumée qui tapisse les feuilles d'un enduit imperméable et chasse les insectes. Quelquefois c'est la case qui part en fumée. L'une d'elles a brûlé il y a peu de temps et sur la cendre poussent des bananiers. Des courges, dont on fait les calebasses, sèchent sur les toits. On construit aussi une nouvelle case, et dans sa coque de branches souples, qui ressemble à l'armature d'un gros panier, une vieille femme triture la pâte de manioc. Une clochette de bois taillée à la main est pendue là. C'est la cloche du chien. Quand celui-ci meurt, on l'enterre et la cloche de bois est déposée près de lui.

Le village est assoupi dans la torpeur et la quiétude de sa poussière chaude, dans sa collerette de bananiers. Les hommes somnolent sur leurs talons, dans la case à palabres, autour du tisserand, qui fait un pagne de raphia. Seul le chef a une chaise longue et dort devant sa case. Le chef N'Goro est un bon chef, raisonnablement vieux, et avisé. Il dort devant une petite pancarte de bois brûlée au fer rouge : « Ici repose le village de chef N'Goro. » C'est la seule pancarte que j'aie jamais vue sur un village, mais tellement expressive !

LES DEUX VISAGES DE LA COLONIE

ON peut avoir une idée bien différente de la colonie, selon que l'on y habite ici ou là ; que l'on y existe pour deux ou trois contrats de trente mois dans l'attente du retour en France ou que l'on y vive trente ans de sa vie. Que l'on habite aux relais aériens ou à l'hôtel du Mayombe ou bien dans un poste de brousse. La brousse elle-même, pour Brazzaville, c'est Bangui. Pour Bangui, c'est Archambault. Pour Archambault, c'est plus loin encore. Et plus loin ce sera le morceau de tente du prospecteur lâché « dans la nature », en dehors des pistes et des relevés topographiques.

Il est quelques personnes qui ont payé cher le droit de parler des choses de la colonie pour les connaître de l'intérieur ; mais celles-là, justement, n'en parlent qu'avec une grande discrétion. Outre les administrateurs qui ont eu le privilège de se succéder à eux-mêmes pendant de longues années sur le même territoire, outre les missionnaires qui ont vécu avec les indigènes plus d'un siècle avant que les explorateurs aient reconnu le pays, il reste encore quelques-uns des pionniers qui ont ouvert le territoire avant qu'on le découvre au lendemain de la libération. Il y a Vigoureux, qui a fondé Di Monica sur l'or et les bois du Mayombe ; Avoine, sur les concessions de Mayoko, conquises de haute lutte aux temps héroïques ; L'Huillier, à N'Dendé, qui sait ce que sont les transports sur les routes du Gabon, où l'on peut franchir cent quatre-vingt-trois ponts sur 200 kilomètres ; Otinot, qui a ouvert la vallée du Niari ; Romano, aujourd'hui retiré à Dolisie, sur ses souvenirs épiques de la construction du Congo-Océan, et quelques grands guides de chasse d'Archambault. Ceux-là cependant riraient franchement, avec un peu d'amertume, à qui leur parlerait des grandes fortunes que l'on prête trop facilement aux « coloniaux ».

Pour être honnête à la fois envers lui-même, le public et l'équateur, je crois qu'un envoyé spécial devrait se faire parachuter en brousse avec quelques vivres et un fusil, une connaissance rudimentaire des quelque six cents langues du territoire et, avant tout, une moustiquaire !

Ce village a été abandonné après le passage, au milieu des cases, d'un troupeau d'éléphants. Les habitants en ont conclu que leur présence déplaisait au dieu des éléphants. Gentiment, ils sont allés s'installer 1 kilomètre plus loin, laissant tout intact : vêtements, nourriture et toutes leurs poteries, leur seule richesse, sur la place du village.

Contrairement à ce programme, j'avoue que l'idée de quitter le moelleux confort des lignes de l'U. A. T. pour sauter, par la pensée, sur les forêts de l'Oubangui ne m'est venue que sur le retour. Non, je n'ai fait qu'emprunter le camion, la jeep, la bicyclette, le cheval, la pirogue et user sur les pistes une bonne collection d'espadrilles ! Une autre fois, peut-être...

CHASSEURS DE BÊTES... ET D'IMAGES

AU bout de cinq jours de chasse je ne sais pas si Jean Gérin, l'organisateur courtois et prévoyant, le gentilhomme de la brousse, était le plus fascinant ou bien le plus exécré, lui qui, dès le lever du soleil, ponctuellement, vous arrachait à l'heure exquise pour vous jeter de massacrante humeur sur la piste de paille sèche, avec tout le fourniment, sous l'insolent prétexte que c'est « la meilleure heure de chasse ». Trois hommes blancs : lui, le guide ; un chasseur et le photographe-cinéaste en mal de sommeil. Trois fusils, trois objectifs. C'est une piètre tâche que celle de prendre le portrait d'un singe insaisissable ; d'une antilope qui, à 10 mètres de distance, se confond avec la nature ; d'un phacochère qui passe comme un boulet de canon ou d'un lion qui n'a jamais entendu dire que d'autres, dans les réserves, posent complaisamment pour le photographe. Mais on ne finira jamais de dire la beauté de ces paysages du Tchad, qui pourraient être pour le cinéma français les plus captivants décors de westerns qui soient au monde. L'émotion qu'il y a à ramper, à se dissimuler, à se confondre avec les feuilles pour approcher d'une bête splendide, bien autrement mieux armée que vous. La sensation durable que procure le perchoir d'une branche lorsque l'arbre est envahi par les fourmis rouges.

Du pisteur en chef ou de son second, je ne sais pas lequel avait le meilleur flair.

N'Gakoutou, un jour que nous roulions à bonne allure non loin des rives du lac Iro, tapa rapidement sur la cabine du 4/4. « Du gibier ? mais il n'y a rien en vue, pas une trace. — Si, il y a éléphants. — Où ça ? — Viens voir. » A quelques mètres de la piste, il montre le sol, où il n'y a rien. « Ça, pied d'éléphant ». Je ne vois rien. Il souffle un peu sur la poussière. Il y a, en effet, de très vagues empreintes, impri-

Un monstre d'une autre ère : le phacochère, ancêtre de notre sanglier.

Ce marché de brousse (Kimbenza) est à 13 kilomètres de la route la plus proche.

ON TROUVE ENCORE AUJOURD'HUI QUELQUES NÉGRESSES A PLATEAU DANS LE TCHAD, A L'OUEST DE FORT-ARCHAMBAULT. CES DISQUES DE BOIS SONT FORT LÉGERS ET AGRANDIS PROGRESSIVEMENT. CEUX-CI, DE GRAND MODÈLE, ONT 13 CENTIMÈTRES POUR LA LÈVRE INFÉRIEURE. LORSQUE LA FEMME LES TIENT A LA MAIN, LES DEUX LÈVRES PENDENT.

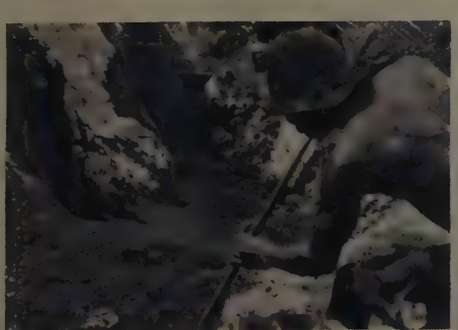
nées légèrement, comme des assiettes, à de arges intervalles. Même en regardant attentivement on les voit à peine. Lui a vu ça de loin, en marche, à travers un nuage de sable. Pour Dim Tana, c'est autre chose. Dans un troupeau le quarante bêtes il recherche un buffle blessé. Il a mis trois quarts d'heure pour ramper sur 200 mètres et il scrute les buffles les uns après es autres, tous semblables, ramassés, groupe ompact. Puis il revient. « Là, c'est lui blessé » ; e qui était exact.

La perfection d'une organisation de chasse st une condition précieuse de réussite. Les xagérations sont aussi malheureuses dans un ens que dans l'autre. Le « Touriste-Banane », ui part avec un sac de couchage et une petite ourde en pensant se nourrir « sur le pays », 'est pas long à s'apercevoir que le manioc 'est décidément pas fait pour l'estomac du Blanc et qu'il vaut mieux, cent fois mieux, avoir affaire à un éléphant qu'à une nuée de mousiques. S'encombrer d'un matériel insensé en royant pouvoir traîner derrière soi le confort dans une suite de véhicules est pire encore. Peu avant ma venue deux étrangères étaient passées par là, munies non seulement de la baignoire portative et du fourneau à gaz, mais encore d'un groupe électrogène, de barbelés électrifiés et d'un filtre monumental, alors que a plus simple bougie de porcelaine fait aussi bien l'affaire. Elles n'avaient oublié que les moustiquaires. Elles durent s'enfuir.

AVEC LES « ROUTIERS » DE L'ÉQUATEUR

Pour peu que l'on aime les sensations d'angoisse, les 600 kilomètres d'Archambault à Bangui valent qu'on les fasse en compagnie d'un chauffeur noir, sur un de ces gros transports intercoloniaux qui amènent l'essence jusqu'à Fort-Lamy et descendent vers le fleuve la cueillette de coton. Ce trajet de trois ou quatre jours, et autant de nuits, peut être d'une durée absolument indéterminée en saison des pluies et bat le meilleur des romans policiers par les transes, les fureurs et l'énervement insensé qu'il procure au profane. Peu à peu on apprend à devenir flegmatique. Pour moi, c'est la route de Selingar, parce que j'ai été plusieurs fois avec lui. La première fois j'ai fait sourire le directeur de l'Uniroute. « Vous avez des coussins, des provisions, une moustiquaire, un lit de camp, une provision d'eau, un filtre ? » Non, je n'avais rien de tout çà, mais enfin, 600 kilomètres, après tout... « Croyez-moi, prenez au moins des provisions pour huit jours. C'est plus prudent. Et de quoi boire. » Dans le bureau il y a un grand tableau où se promènent des petites fiches de couleur. « Vous voyez, c'est la route. Nous essayons, là-dessus, de repérer à peu près où se trouvent nos véhicules. Difficile ! » Diable, cela a l'air de se présenter d'une manière différente de la nationale n° 7. Très différente même dès le départ. Car nous partons dans la direction opposée. Les 15 tonnes de remorque sortent bientôt de la route, entrent sur une terre battue, se dirigent vers le village indigène. On écrase un peu une case au passage, et puis des petits arbres, des tas d'ordures, un fossé, et le tank s'arrête devant une case plus belle que les autres. Celle de mon chauffeur. Il y disparaît assez longtemps. Plus d'une heure. Il a bien vu que « le Blanc, là, il est novice, il connaît pas manière ». Puis sort une caravane de femmes. Ses femmes. Elles apportent des paquets. D'abord un matelas, pour le siège ; son siège, naturellement. Puis un deuxième matelas. Un tas de couvertures puantes et de loques crasseuses. Des bouteilles, des outils. Encore des bouteilles. Une autre caisse à outils. Des cris. Toujours des bouteilles. Des paniers. Des régimes de bananes. Enfin, on charge deux acolytes loqueteux : Aremundo et Kamassala.

La plus belle de ces quelques randonnées a duré quatre jours et quatre nuits. Oh ! il n'y a pas eu de halte prolongée, si l'on peut dire. Notre véhicule allait, de sa pesanteur massive, son petit bonhomme de chemin. Un peu moins de 10 à l'heure. Il a fallu charger du coton à Moissala. C'était un dimanche. On n'avait pas d'ordre pour travailler le dimanche. Le coton était entreposé sur un détour de la route, mais



A Di Monica, M. Vigoureux a construit sur l'or et le bois son petit empire, qui survit grâce à la simplification des méthodes d'extraction. La Société minière de M'Fouati exploite avec succès, depuis cinquante ans, avec de faibles moyens matériels, une colline portant un gisement de plomb.

l'usine était de l'autre côté d'un fleuve. Il a fallu trouver une pirogue pour traverser. Et puis un bac pour amener plus de coton. Franchir un gué, et l'on est tombé dedans. Trouver de la nourriture. Nous avons eu deux pannes. Et puis c'est un pont coupé qu'il a fallu aider à remettre en état. Onze véhicules étaient arrêtés là, mais comme il n'y avait pas de Blanc, tout le monde dormait. Et les tornades se sont mises de la partie. A chaque remontée de pont les 15 tonnes de remorque commençaient à patiner dans la vase barattée et à redescendre doucement en travers de l'eau grondante. Les semelles de souliers ont fondu sur les tôles. Et puis la bâche de la cabine s'en est allée au gré des vents et nous nous sommes déshabillés, assis dans l'eau, battus par des giclées d'eau, roulant à l'aveuglette sur un lit de torrent. Il a fallu démonter et réparer le filtre, changer et improviser un diaphragme de pompe, prendre une nouvelle bobine. S'arrêter pour laisser refroidir le réservoir... pour remettre de l'huile... pour vidanger le réservoir à essence, noyé. Et en toute circonstance Aremundo et Kamassala, les ténébreux esclaves, servaient à leur maître de marchepied, de pompe à essence, de vilebrequin et de levier.

Il faut avoir vécu cela, être arrivé barbu, brûlé, trempé, aveuglé de colère impuissante et

Le spectacle rare d'un Blanc consentant à « mettre la main à la pâte » avec des Noirs, et pour des Noirs : M. Garnier, initiateur des expériences sociales de Bangui, transporte des briques avec les manœuvres.

inutile et dévoré d'un féroce besoin de dormir, écœuré, affamé et rompu, pour se demander comment il n'arrive pas que l'on s'entre-tue. Et, malgré tout, on recommence !

A BANGUI, DES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Bangui, l'une des villes d'A.-E. F. qui a le plus de caractère et d'attirance ; Bangui, sur les rapides du fleuve, couronné de la colline du Kassaï, enserré de forêt dense, allie aux commodités de la ville l'odeur sauvage de la brousse qui, là, est à portée de la main. Et c'est là qu'une équipe de jeunes hommes se sont rencontrés pour tendre la main aux Noirs et penser que quelque chose de bon et d'utile pouvait en résulter pour les uns comme pour les autres. Quelque chose de constructif d'abord : un essai d'amélioration de l'habitation africaine par l'édification d'un village pilote. Le Cercle d'études et d'action sociale a mis au point les plans d'une case-type, qui n'utilise que les matériaux du pays, et tente d'améliorer, en même temps que la solidité, l'hygiène et la commodité de la case. Une première construction a fait ses preuves : 72 mètres carrés, cinq pièces, des douches, une véranda, le tout en parpaings de terre couverts de paille. Elle revient à 110.000 francs C. F. A. Elle va être reproduite à quarante-huit exemplaires. L'achat des matières premières, d'un montant de 60.000 francs, est financé par le crédit de l'A.-E. F. La main-d'œuvre est fournie gratuitement par les bénéficiaires, chacun participant à la construction des cases de tous les autres. Le choix des deux premiers titulaires s'est fait entre eux. « Tu comprends, vinrent dire les chefs de l'équipe, les premières cases, c'est pas pour nous. Nous sommes les chefs, nous passerons après les autres. Les premiers, voilà : c'est Koli, il a trois enfants. Et puis Lakwatene, qui en a six. » C'est peut-être une des premières fois où l'on ait vu des indigènes décider d'un commun accord que le premier servi, et servi par tous, serait le plus nécessiteux et où l'on ait vu aussi des animateurs européens travailler de leurs mains, en dehors de charges personnelles déjà écrasantes, coude à coude avec des Noirs, et pour eux. Père de quatre enfants, M. R. Garnier, initiateur du Cercle d'études ainsi que des Journées sociales de Bangui qui donnèrent la parole aux Africains sur des problèmes les concernant, n'hésita pas à refuser un avancement qui l'éloignait de la tâche qu'il s'était fixée.

LE PROSPECTEUR ET SON CHANTIER

Nous avons quitté dès l'aube le ballast du Congo-Océan pour aller sur le chantier. C'est la région difficile pour le chemin de fer. De Fourastie à M'Vouti, des éboulements récents ont menacé. Du kilomètre 80 au kilomètre 141, trente viaducs et douze tunnels ! Sur les 30 kilomètres de voie qui suivent un peu plus loin, vingt-deux viaducs et six tunnels. Sur moins de 30 kilomètres de parcours il faut franchir dix fois la Loukouba. C'est entre la saison des pluies et la saison sèche, lorsque la terre, détrempée, se fissure, que les glissements se produisent. On est en train de fixer le ballast par des bancs de pierres enserrés dans des chicanes de grillage. La route, elle, est coupée pour toute la saison.

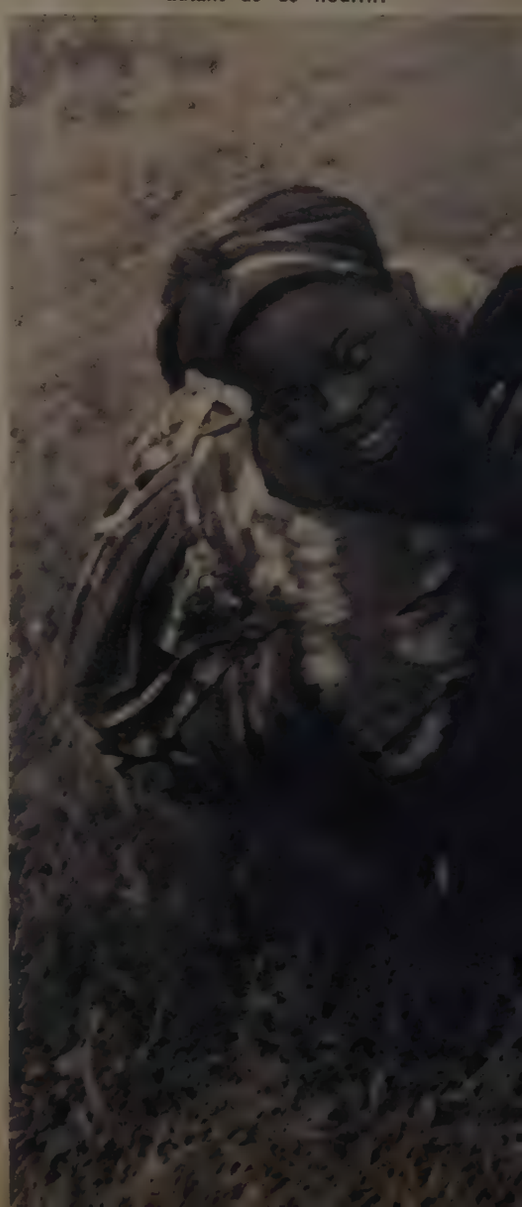
Le prospecteur habite un hangar de planches, au pied de la mission de Pounga. Là-haut, les vaches mangent les pieds d'ananas, car on ne sait qu'en faire. Il n'y a pas de main-d'œuvre. Le « placer » d'or est à trois heures de marche. C'est la saison sèche. Plus de tornades, mais plus de soleil non plus entre leurs intervalles. Un ciel pesant et plombé racle la cime des arbres. Entre chaque colline, les fonds de vallée exhalent une haleine blanche. Le tronc des arbres est humide, les feuilles suintent. Le sentier gras et pourri glisse sous les pas ; il monte vers le plus haut d'une pente, redescend sur un à-pic puis escalade à nouveau le prochain sommet de ses échelles de bambous. Les pistes indigènes, qui ont une horreur incompréhensible de la ligne droite en terrain plat, tranchent une rectiligne à travers les collines pour en escalader tous les sommets.

Le chantier est vide, petite clairière enfoncée dans une muraille d'arbres, le long de l'eau qui bruit et roule des pépites d'or. Mais oui, il suffit de venir les chercher. Mais aujourd'hui les manœuvres ont décidé de ne pas travailler. Et la loi leur donne le droit de ne rien faire. L'auvent de feuilles n'est même pas un abri contre le brouillard épais qui monte de partout et répand une humidité froide. Seuls l'un en face de l'autre, nous avons ouvert une boîte de jambon et une dame-jeanne de nabao, le vin portugais que l'on trouve partout ici parce qu'il se vend dans une bonbonne commode.

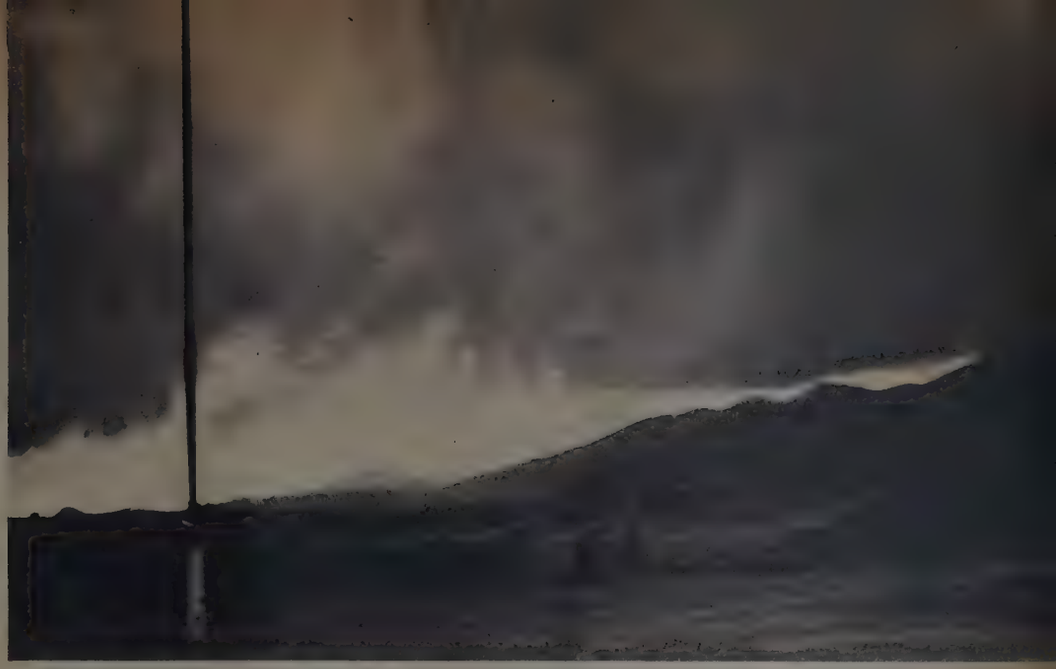
LA FERME DES « MAQUISARDS »

On vient de découvrir la vallée du Niari, qui est, paraît-il, une seconde vallée du Nil. Il est exact que l'on a réussi à y édifier un domaine modèle. La concession de 20.000 hectares de la S. I. A. N., à Kayes, cultive selon des méthodes rationnelles le paddy, l'arachide, le tournesol, le maïs, fabrique de l'huile et va bientôt planter de la canne à sucre et la traiter. De plus, la vallée du Niari s'ouvre en ce moment même devant la grande route du Gabon, magnifique autostrade qui lance en

Trois générations se cherchent mutuellement les po dans la tête, tandis que la dernière n'oublie pas po autant de se nourrir.



Une négresse blanche albinos est un phénomène relativement rare et qui laisse toujours les Noirs sur un certain sentiment de mystère.



Nuages sur la ferme d'Aubeville, créée, voilà cinq ans, par les maquisards de l'Aube.
Ci-dessous : un incident courant : le bac de Le Briz a « mouillé » trois camions en deux jours.

Entre Le Havre et le Tchad, la route du coton est celle du panier sur la tête, des bacs, des gués, de la poussière et de la boue.

Première des lignes aériennes africaines, l'U. A. T. va inaugurer des « Comet » sur la route de l'équateur.
Ci-dessous : les ateliers de tuberie des Chargeurs Réunis à Port-Gentil.

Sur les fondrières des pistes sablonneuses on étend des
circulation, résistent dura

herbes tressées qui, en raison d'une très rare saison sèche.

Ci-dessous : le désherbage des routes est très souvent confié par les Noirs aux femmes.

avant ses 100 premiers kilomètres, de Dolisie à Kibangou. Les va-et-vient d'un bruyant matériel y entretiennent une certaine intensité de trafic. Pourtant c'est de l'autre côté de Madingou, à Aubeville, que se déroule l'expérience pure, totale, parce que ceux qui l'ont lancée ont mis dedans toutes leurs réserves et qu'ils n'auront pas de seconde chance pour recommencer. Le 8 septembre 1947, il y a exactement cinq ans, les maquisards de l'Aube sont venus fonder ici une ferme française. Ils ont vendu tout ce qu'ils avaient, réalisé 16 millions de francs français pour payer le voyage et acheter du matériel. Ayant coupé les ponts, ils ont planté à Aubeville le mât de pavillon devant lequel, tous les matins, les garçons saluent les couleurs. Ils sont arrivés soixante-quinze, il en reste une trentaine. Pendant cinq ans ils n'ont compté que sur eux-mêmes dans un pays dont le climat, la végétation, les sols, l'influence réservent encore toutes leurs surprises. S'étant débrouillés sans laboratoire de recherches, ni capitaux, ni actionnaires, ils peuvent dire ce qu'est la colonisation d'une vallée de l'équateur. Après cinq ans de travail sans repos, ils « étalent ». Mais il y a l'arriéré de cinq années d'expériences malchanceuses, l'incertitude d'un coup dur, le harassement, avec lequel vient, à la longue, le raisonnement du sanglier. A Aubeville, le commandant Dupont et ses garçons ont gardé le sourire, mais il y passe des nuages.

LA DURE VIE DU COLONIAL

La densité de population de l'Afrique équatoriale est de deux habitants au kilomètre carré ; un peu plus que le désert de Libye ; beaucoup moins que n'importe quel autre territoire d'Afrique. Ce n'est pas un pays dépourvu de richesses ; celles-ci ne sont pas encore toutes connues. Mais la richesse n'a de valeur que par rapport à l'homme. C'est un pays qui a besoin d'hommes. Besoin d'une population autochtone d'abord, parce que le Blanc ne pourra jamais y assurer tous les travaux et ne sera qu'une exception. Besoin aussi d'hommes blancs, mais de ceux que les indigènes savent très bien reconnaître « grands », c'est-à-dire ceux qui réussiraient aussi partout ailleurs. Il faut abandonner la légende du colonial allongé dans son fauteuil et buvant son whisky. Un Blanc qui a une responsabilité travaille ici dix, douze heures par jour, et sait très bien qu'il ne doit compter que sur lui-même. Il faut cesser de croire qu'on peut mettre de la machine où il n'y a pas de main-d'œuvre. La machine est en train, ici, de donner la preuve qu'il n'y a place pour elle que là où il y a une forte population. Il ne faut pas s'imaginer que les coloniaux passent leur temps à jeter leur argent par les fenêtres parce qu'ils viennent tous les trente mois en passer six en France. Et les candidats au voyage devraient bien se mettre en tête que, si l'équateur est toujours ouvert aux « grands blancs », c'est aussi un pays de chasse où le seul animal qui soit attaqué par tous les autres, et qui ne soit protégé nulle part, c'est l'homme, et le Blanc.

En avril, la principale occupation des Noirs de Bangui est de cueillir les mangues.

LES DERNIERS TRAHINAÏRES DU BASSIN D'ARCACHON

PAR CLAUDE THOMAS

STATION climatique et plage renommée, Arcachon entend devenir aussi grand port de pêche. Les projets d'aménagement ont été dûment établis et consciencieusement chiffrés par les autorités municipales. Le long du chenal d'accès de la Canelette, un quai de 250 mètres de longueur sur 40, puis 00 de largeur, et une digue de protection doivent briter bientôt un port artificiel où pourront venir se avitailler les grands chalutiers modernes... tandis que es derniers trahinaïres abandonneront une partie négale et que disparaîtra l'un des métiers les plus ittoresques du bassin.

LES « MARINS DE BASSIN » ET LA PETITE PÊCHE

A VRAI dire, la plupart d'entre eux ont dû renoncer à ce rude travail qui aujourd'hui « ne nourrit plus son homme ». Ils sont encore une dizaine au plus d'équipages professionnels, pour ne pas parler des amateurs — ceux qui vont, en famille, es beaux dimanches, donner deux ou trois « coups de senne » avant de déballer sur le sable de la plage le panier du pique-nique. Chacun comprend de quatre à six hommes. Quatre patrons ont pour port d'attache La Teste-de-Buch : le *Pelut*, la *Pibe*, le *Gip* et l'*Abel Colle*, avec lequel nous avons embarqué, à bord de la *Marie-Jackie*. L'équipage, l'un des plus jeunes du bassin, des plus vaillants aussi, se compose de Caussèque, dit « Coco », Biéseret et Billetorte, dit « Bicot », sans oublier Pierrot Barrière et, bien entendu, le patron. Ils emportent la grande senne, la *largue* de 80 mètres de longueur sur 6 mètres de hauteur, la petite *cluse*, à mailles fines, étant réservée pour l'éperlan, qui ne donne pas encore.

ON FAIT TOUTES LES MARÉES

DE tous les petits ports qui entourent le bassin on ne peut sortir qu'à pleine eau, et, comme il faut faire toutes les marées, les pêcheurs passent dix-huit heures sur vingt-quatre à bord de leur pinasse. La table des marées commande leur emploi du temps. « Pleine eau » à 6 heures : l'équipage quitte le port à 9 heures. Arrivé sur place à 10 heures, il pêche jusqu'à 13 heures. Pendant le retour il faut trier le poisson, qui sera porté à la pêcherie à 14 heures, pour être livré à 15 heures. A 17 heures, la pinasse ancrée, les hommes sont encore à étendre le filet, opération la plus dure peut-être après avoir tiré, des heures durant, sur un filin mouillé. Le prochain départ a lieu le soir même, à 21 h. 30, pour une pêche de nuit qui se terminera à 4 heures du matin. Et cela d'un bout de l'année à l'autre, exception faite des marées trop faibles pour « découvrir », de quelques tempêtes trop fortes et des journées passées à remettre en état les filets.

DE UN KILO A UN QUINTAL PAR COUP DE FILET

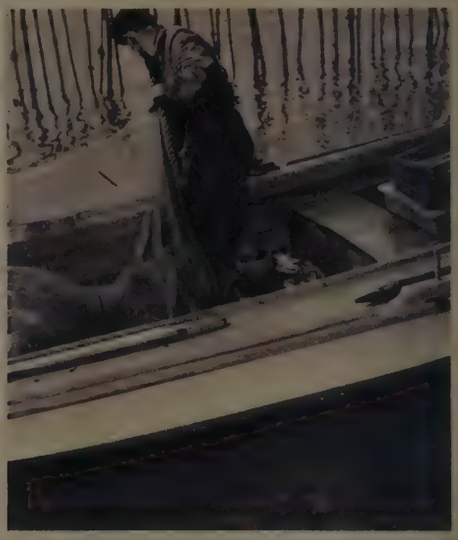
VUE sous un beau soleil, du pont bien sec d'une autre pinasse, la manœuvre de la grande largue est d'une simplicité parfaite. Accostant l'une des rangées de piquets qui protègent les parcs à huîtres, le bateau laisse trois hommes à terre — c'est-à-dire dans l'eau jusqu'à la ceinture — et l'une des extrémités du filet. Puis il part décrire lentement une large courbe et revient à son point de

CINQ HEURES DU MATIN : les pinasses vont quitter l'un des petits ports du bassin.

A QUATRE-VINGT-QUATRE ANS, ce pêcheur est encore habile de ses mains... et de ses pieds, pour réparer les filets.

On vient de larguer une extrémité du filet près des parcs à huîtres ; le bateau va décrire une large courbe, puis revenir à son point de départ.

... On ferme la poche dans laquelle le poisson se trouvera pris... si l'on a tiré assez vite pour ramener l'un près de l'autre les deux bords du filet.



LE POISSON EST A BORD... UN COUP DE FILET RAPPORTE DE UN KILO A UN QUINTAL

départ avec la seconde extrémité du filet. Il ne reste plus alors qu'à tirer sur l'ensemble pour amener la poche dans laquelle s'est réfugié le poisson, et de jeter le tout à bord.

Cependant, 250 mètres carrés de filet raclant le fond, chargés d'algues et de pierres, pèsent des centaines de kilos : la pinasse, dont le moteur tourne à plein régime, les hale difficilement. Pour quatre hommes à demi immergés, la tâche est rude. Encore faut-il tirer sans cesse et amener doucement les deux bords du filet l'un contre l'autre, pour ne pas laisser échapper une prise, et, à la fin, battre l'eau d'une main pour effrayer le poisson et le maintenir dans la poche.

Remontés à bord trempés, les hommes font le tri, replient soigneusement la senne, tandis que l'embarcation file vers un autre « coup ». Il ne leur reste plus qu'à sauter à l'eau et à recommencer. Chaque coup de filet rapporte de un kilo à un quintal de poisson (ici le quintal équivaut à 50 kilos) : rougets de bassin, coustuts, poissons plats, accompagnés parfois de seiches au jet noir ou de « terres » dont la piqûre est redoutée des plus aguerris. Le temps de pêche est limité par la montée de l'eau, la

Une ruelle entre des cabanes de pêcheurs, au petit village de l'Herbe.

fatigue et le froid. Au moment du retour, la cargaison est en moyenne de 3 à 4 « quintaux », soit 150 à 200 kilos de poissons divers.

L'OFFRE ET LA DEMANDE

Il s'agit maintenant de rentrer le plus vite possible, sous peine de perdre la plus grande partie du bénéfice. En effet, à la pêcherie, le prix du poisson varie de minute en minute, au fur et à mesure des arrivages. Les premières caisses sont enlevées à 100 francs le kilo. Qu'une autre pinasse arrive, bien chargée, et les cours tombent à 50 francs. Si la marée a été très « bonne », les derniers arrivés ne trouveront preneurs qu'à raison de 10 ou de 15 francs le kilo !

A une heure d'intervalle, la même cargaison peut rapporter à un équipage 15.000 ou 1.500 francs, somme qu'il faudra diviser en sept ou huit parts — une pour chaque homme et trois pour le patron : une pour lui, une pour le bateau et la dernière pour le filet. « A ce compte, disent les jeunes, il vaut mieux s'expatrier... à Bordeaux. »

DANS LA CAPITALE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

50 PERSONNES PRÉPARENT L'EUROPE DU CHARBON ET DE L'ACIER...

Dans cet hôtel, propriété des chemins de fer luxembourgeois, siège la Haute Autorité.

La fenêtre ouverte au premier étage marque l'emplacement du bureau de M. Jean Monnet.

Un visiteur de marque arrive à la Haute Autorité. Les gardes le saluent.

Le secrétariat particulier du président de la Haute Autorité. Le téléphone n'y chôme guère!

LUXEMBOURG, la paisible capitale des roses, assiste, avec un peu d'étonnement, à la fiévreuse mise en place de la Haute Autorité européenne du charbon et de l'acier. Le grand-duché s'est mis en frais de drapeaux pour recevoir les délégués et leurs visiteurs des cinq autres pays de la Communauté, auxquels se joignent désormais des Américains et des Britanniques.

La Haute Autorité est installée dans les bâtiments d'administration des chemins de fer, au bout de l'avenue de la Liberté, que parcourt de temps à autre un charmant petit train tout résonnant d'une cloche agitée sans arrêt pour annoncer son passage. Il rappelle aux Parisiens le défunt train d'Arpajon, que maudissaient naguère, mais avec une nuance d'affection, les riverains du boulevard Saint-Michel.

Deux rythmes de vie se sont superposés : celui de Luxembourg, sage et bien ordonné, et celui, craquant de sève jeune, encore un peu ivre de tous les espoirs qu'elle suscite, de la naissante Communauté. Le contraste est amusant entre le spectacle de la rue et celui des bureaux où débute une des plus excitantes expériences qui aient jamais été tentées. Le standard téléphonique, que l'on achève d'installer, trépide d'appels de Rome, de Paris, de Londres, de Bruxelles, de Bonn, de La Haye ! Le démiurge est là : Jean Monnet, de qui l'Américain Clarence B. Randall, président de l'Inland Steel Industry, écrivait qu'il est probablement l'un des hommes qui marqueront le plus le destin de l'Europe d'après guerre. Voilà, perdue au milieu du lierre qui orne la façade, une des fenêtres de son bureau. Celui-ci ne se distingue que par ses dimensions plus vastes des bureaux voisins. Partout le mobilier est semblable, fait d'acier et de cuir, confortable, mais réduit au strict nécessaire.

A côté du bureau du « grand patron », celui de M^me^ Miguez, sa secrétaire particulière. M^me^ Miguez travaille avec M. Monnet depuis 1926. Elle l'a suivi dans tous ses déplacements, sauf aux Etats-Unis et en Chine.

« Je n'ai pas regretté le voyage en Chine, m'a dit M^me^ Miguez. La guerre y battait son plein. Cela dut être un séjour peu confortable. »

Celui de Luxembourg est moins dangereux, mais guère plus reposant. Le président, qui a une puissance de travail exceptionnelle (il commence sa journée à 9 heures du matin et la termine à minuit ou 1 heure, avec des coupures rapides pendant le repas), s'étonne de voir ses collaborateurs exténués. S'il leur imprime sa foi et son goût pour les vastes desseins, il ne peut leur communiquer malheureusement sa propre résistance à la fatigue. Tous « marchent » cependant... Comment résister à ce mystique de l'action qu'est Monnet ? Il est devenu, par sa volonté, le premier Européen. Sa volonté suffira-t-elle à convaincre tous ceux qui œuvrent avec lui que l'optique nationale est aujourd'hui périmée et qu'il faut aller au delà, et encore au delà ?

(*) Voir *France-Illustration* des 16, 23, 30 août et 6 septembre 1952.

... DONT VOICI LES MINISTRES...

De gauche à droite et de haut en bas : M. Albert Coppé ; M. Léon Daum ; M. Franz Etzel ; M. Paul Finet ; M. Enzo Giacchero ; docteur Heinz Potthof ; M. Dirk Peter Spierenburg ; M. Albert Wehrer.

... ET LEURS BIOGRAPHIES ➡

CE QU' «ILS» ÉTAIENT AVANT DE DEVENIR «EUROPÉENS»

Les neuf membres de la Haute Autorité de la Communauté européenne du charbon et de l'acier appartiennent aux milieux les plus variés : beaucoup d'entre eux étaient des hommes politiques venant soit de la bourgeoisie, soit de la classe ouvrière. Si la plupart sont des spécialistes des affaires économiques, rares sont les techniciens de la sidérurgie. M. Léon Daum en est le représentant le plus éminent. Huit des nouveaux ministres européens ont été désignés par leur gouvernement. Le neuvième, qui devait être choisi par ses huit collègues, est le Belge Paul Finet, qui représente le mouvement syndicaliste dans son aspect le plus constructif.

ALBERT COPPÉ

Belge, deuxième vice-président de la Haute Autorité.

Né à Bruges en 1911. Licencié en sciences politiques et sociales. Docteur en sciences économiques.

Elu député en 1946, président de la Fédération mutualiste chrétienne de Bruxelles.

Ministre des Affaires économiques en 1951, ministre de la Reconstruction en 1952. M. Albert Coppé est l'auteur d'un ouvrage consacré au problème économique du charbon.

LÉON DAUM

Français. (Voir notre numéro du 16 août). Né en 1887. Ecole polytechnique 1905-1907. Chef du service des mines au Maroc en 1913. Capitaine d'artillerie de 1914 à 1917. Retour au Maroc en 1918. Chef de service des mines de la Sarre en 1919 puis directeur du personnel.

En 1921, entre à la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, dont il devient, en 1927, directeur général et, en 1949, vice-président directeur général.

FRANZ ETZEL

Allemand, premier vice-président de la Haute Autorité.

Né en 1902. De 1920 à 1921, M. Etzel a travaillé comme mineur à la mine Sterkrade. Baccalauréat en 1922. Licencié en droit en 1925, M. Etzel s'occupe de mouvements de jeunesse. Il suspend son activité politique de 1933 à 1945. Avant 1939 il est installé avocat et notaire à Duisbourg. Participe à la seconde guerre mondiale de 1939 à 1945.

De 1945 à 1949 préside le parti démocrate-chrétien de Duisbourg. Depuis 1946 il préside la commission de politique économique de la zone anglaise.

Député du parti démocrate chrétien au Bundestag, président de la commission des affaires économiques.

PAUL FINET

Belge, né en 1897.

Etudes primaires et moyennes du degré inférieur jusqu'à quatorze ans. Ouvrier mécanicien jusqu'en 1928. Militant syndicaliste depuis 1925. Secrétaire national de la Fédération générale des travailleurs belges depuis 1936.

Séjour à Londres pendant la guerre, de décembre 1942 à septembre 1944. Attaché au cabinet du ministère des Communications.

De retour en Belgique, reprend ses fonctions syndicales à la F. G. T. B., dont il est, depuis décembre 1946, secrétaire général.

Délégué aux conférences internationales du travail depuis 1944, membre du Conseil d'administration du B. I. T. de 1945 à 1951, membre du Conseil paritaire général, membre du Conseil central de l'Economie, membre de l'exécutif de la Confédération internationale des syndicats libres et président de cette organisation de 1949 à 1951.

ENZO GIACCHERO

Italien, né en 1912.

Député au parlement, vice-président du groupe parlementaire démocrate-chrétien, ingénieur et professeur de l'Université de Turin.

Membre de l'assemblée du Conseil de l'Europe. Président du groupe parlementaire italien fédéraliste et vice-président du mouvement fédéraliste européen.

Dr HEINZ POTTHOF

Allemand, né en 1904.

Fils d'un artisan, fait partie des syndicats dès sa seizième année. Etudiant aux universités de Cologne, de Francfort et de Zurich. S'intéresse particulièrement aux sciences politiques et économiques. Promotion de 1936 de l'Université de Zurich.

Puis travaille dans la sidérurgie.

A partir de 1945, directeur en chef d'une entreprise d'électricité à Minden et à Ravensburg.

Nommé en 1946 directeur ministériel du ministère de l'Economie de Nortrhein-Westfalen.

Nommé en 1950 membre suppléant allemand à l'Autorité internationale de la Ruhr par le gouvernement fédéral.

Au début de 1951 a été chargé de la succession du vice-chancelier Blücher en qualité de chef de la délégation allemande auprès de l'Autorité de la Ruhr.

DIRK P. SPIERENBURG

Hollandais, né en 1909.

Etudes de sciences économiques et politiques.

Entre en 1935 au ministère des Affaires économiques après un stage de cinq ans dans le commerce et l'industrie. Dirige le bureau de répartition des métaux pendant la guerre. En 1945, directeur des accords commerciaux pour l'Europe occidentale. En 1948, directeur général des relations économiques étrangères et commissaire général adjoint pour le plan Marshall.

Président de la délégation néerlandaise au Conseil de l'O. E. C. E.

Président du Conseil du Benelux.

ALBERT WEHRER

Luxembourgeois, né en 1895.

Docteur en droit. 1926, conseiller juridique du ministère des Affaires étrangères. 1929, conseiller de gouvernement. 1936, secrétaire général du gouvernement grand-ducal.

1938, chargé d'affaires du Luxembourg à Berlin.

1945, ministre plénipotentiaire et chef de la mission luxembourgeoise auprès du Conseil de contrôle allié en Allemagne.

1949, chef de la mission luxembourgeoise auprès des hauts commissaires alliés en Allemagne.

1950, ministre du Luxembourg à Bonn.

1951, ministre du Luxembourg à Paris. Délégué aux assemblées de l'O. N. U. à Londres en 1946, à Paris en 1948 et en 1951. Membre associé de l'Institut de droit international. Membre de l'Académie diplomatique internationale.

★ JEAN MONNET

Monsieur Jean Monnet est né à Cognac en 1888. Pendant la guerre 1914-1918 il fut représentant permanent du gouvernement français dans les comités exécutifs alliés chargés d'assurer la meilleure répartition des ressources françaises et anglaises pour la défense commune, comités qu'il avait contribué à créer.

En 1919, nommé secrétaire général adjoint de la S. D. N., il mit sur pied les comités techniques, où les différents pays confrontaient, dans les domaines financiers, économiques, culturels et sociaux, leurs problèmes communs. Il assura l'exécution du programme de relèvement financier de l'Autriche. Son rôle d'arbitre l'amena à prendre part notamment au règlement du différend germano-polonais au sujet de la Haute-Silésie.

Il quitta la S. D. N. en 1923 pour revenir à Cognac reprendre en main l'affaire familiale. En 1926 il entra comme associé dans une banque américaine. Il y dirigea l'établissement des programmes de financement pour la reconstruction, le développement économique et la stabilisation financière de la Pologne et de la Roumanie. En 1932 il fut appelé en Chine pour y mettre sur pied un plan d'investissements industriels comprenant notamment la réorganisation des chemins de fer chinois.

En 1938 le gouvernement français nomma M. Jean Monnet chef de la mission chargée de placer aux Etats-Unis les commandes de matériel aéronautique nécessaire à notre défense. En septembre 1939 il fut désigné par les gouvernements français et anglais comme président du Comité de coordination de l'effort de guerre allié. En juin 1940 il prit une part importante dans l'élaboration du projet de fusion des nationalités française et anglaise que Winston Churchill proposa solennellement à la France, mais que l'armistice devait rendre aussitôt sans objet. C'est alors que M. Jean Monnet fut

★

LA HAUTE AUTORITÉ SIÈGE...

invité par le gouvernement anglais à continuer aux Etats-Unis, comme membre du conseil britannique des approvisionnements de guerre, ainsi que des conseils anglo-américains de production d'armement, son effort pour l'organisation de la défense commune. A ce titre il travailla à l'élaboration et à l'exécution du *Victory Programme* de Roosevelt.

A Alger, en 1943, il contribua à la constitution du Comité français de libération nationale, où il occupa les fonctions de commissaire au Ravitaillement, à l'Armement et à la Reconstruction. En décembre 1944 il retourna aux Etats-Unis pour négocier et conclure les accords de prêt-bail.

Revenu en France, il fut nommé commissaire général au Plan le 21 décembre 1945. Au cours de l'année 1946 il réunit les commissions de modernisation, composées de syndicalistes, d'industriels, d'agriculteurs et d'experts, qui fixèrent les objectifs à atteindre dans les principaux secteurs de la production et les moyens nécessaires pour y parvenir. C'est sous son contrôle que le plan adopté par le gouvernement le 16 janvier 1947 et connu sous le nom de plan Monnet fut réalisé depuis cette date. L'effet du plan a été, au cours des cinq dernières années, par la modernisation et le développement de nos moyens de production, de porter la production nationale au-dessus de son plus haut niveau d'avant guerre, permettant ainsi à notre pays de prendre l'initiative d'une politique d'unification européenne.

M. Jean Monnet fut avec M. Robert Schuman à l'origine du projet de Communauté européenne du charbon et de l'acier, proposé par la France le 9 mai 1950. Il présida la conférence des six pays qui prépara le traité signé le 18 avril 1951. Il prit également une part importante dans l'élaboration du projet de Communauté européenne de défense. En novembre 1951 il fit partie du « Comité des sages » chargé par les nations atlantiques de déterminer la participation de chacune d'elles à l'effort commun de défense.

M. JEAN MONNET a donné à l'envoyé spécial de « France-Illustration » sa première interview de président de la Haute Autorité

(Voir à la page suivante.)

LES VISITEURS INTERNATIONAUX AFFLUENT A LUXEMBOURG

Les grands noms de la politique internationale ont de tout temps été familiers aux Luxembourgeois. La géographie même leur a donné le sens des perspecctves européennes. Aussi reconnaissent-ils sans surprise, sur le pont enjambant la vallée principale de Luxembourg — et qui mène directement du siège de la Haute Autorité au restaurant du Casino — la plupart des personnalités dont les noms et les photographies figurent en première page des journaux. Parmi elles se trouvent naturellement le ministre français des Affaires étrangères, Robert Schuman, père « politique » du traité charbon-acier, le chancelier Adenauer, son redoutable interlocuteur dans le difficile dialogue sur la Sarre, les ministres des quatre autres pays signataires, les tout « jeunes » neuf ministres européens qui composent la Haute Autorité, les chefs des délégations anglaise et américaine, sir Cecil Weyr et Mr. William Tomlinson. Avec les états-majors d'experts et la suite des secrétaires, interprètes, etc., cela fait beaucoup de monde. La loi de l'offre et de la demande aidant, les chambres d'hôtel atteignent à Luxembourg des niveaux de prix assez coquets que seule peut faire oublier l'excellente hospitalité luxembourgeoise. Mais qu'eût-ce été si au lieu des quelque

On peut faire des choses sérieuses dans un cadre aimablement fleuri. C'est ce que l'on pense à la Haute Autorité.

N'est-ce pas d'ailleurs indispensable pour recevoir dignement les hôtes de marque qui se succèdent à Luxembourg...

... et qu'amènent jusque devant le siège de la Haute Autorité une petite armée d'automobiles venant des pays membres ou amis.

cent personnes qui gravitent autour de la Haute Autorité fût débarquée la petite armée des treize cents collaborateurs de l'O. E. C. E. ?

On attend maintenant les membres de la cour de justice. L'installation de celle-ci a provoqué une petite révolution... de musée. Il a fallu lui affecter la villa Vauban, qui, ayant reçu la somptueuse collection de peintures hollandaises et françaises réunie par Jean-Pierre Pescatore, devait être inaugurée ces jours derniers comme musée. Elle le sera comme tribunal, et celui-ci bénéficiera de quelques toiles fort décoratives qui ne s'opposeront pas à la sérénité des décisions des juges européens.

CE QUE M'ONT DIT MONNET

MONNET, président de la Haute Autorité.

La Haute Autorité aura-t-elle essentiellement un rôle d'administration ou de supervision ?

La Haute Autorité est l'organe exécutif de la Communauté. Son rôle n'est pas d'administrer les industries du charbon et de l'acier. La production est l'affaire des entreprises.

Pour l'essentiel, le mandat que la Haute Autorité a reçu du traité instituant la Communauté européenne du charbon et de l'acier consiste à veiller à l'observation des règles communes applicables à tous sans distinction fixées par le traité.

En même temps, une partie des tâches de la Haute Autorité consistera à faciliter le développement des industries en communauté grâce aux informations qu'elle rassemblera et diffusera, aux prévisions sur l'évolution de la situation qu'elle établira en consultation avec les intéressés. La Haute Autorité doit également encourager la recherche technique et économique intéressant la production et le développement de la consommation du charbon et de l'acier, ainsi que la sécurité du travail dans ces industries. La Haute Autorité pourra aussi faciliter la réalisation des programmes d'investissement en consentant des prêts aux entreprises ou en donnant sa garantie aux autres emprunts qu'elles contractent.

Enfin, en présence d'une période de crise manifeste ou d'une pénurie sérieuse, il appartient à la Haute Autorité de prendre, après consultation du comité consultatif et en accord avec le conseil de ministres, les mesures nécessaires dans l'intérêt général.

Tout cela n'implique-t-il pas un personnel administratif considérable ?

Vous avez pu vous rendre compte vous-même sur place de la modestie de nos débuts. La Haute Autorité fonctionne actuellement grâce à un peu plus d'une cinquantaine de personnes. Le traité lui impose de travailler avec un appareil administratif réduit, et c'est bien notre intention qu'il en soit ainsi. Dans la plus large mesure possible, nous ferons appel, au fur et à mesure que se développera notre travail, à la coopération des organisations existantes. En outre, le traité prévoit lui-même que la Haute Autorité n'exercera pas elle-même des activités de caractère bancaire correspondant à ses missions financières.

Qu'est-ce qui vous paraît étayer le mieux la foi dans l'avenir de la communauté européenne ?

C'est le fait qu'elle commence à exister. L'Europe a commencé de prendre corps avec l'établissement de la Communauté européenne du charbon et de l'acier. Les rapports entre cette Europe naissante et les Etats-Unis et la Grande-Bretagne seront ceux de l'association la plus étroite. Enfin, et surtout, il y a l'aspiration de l'opinion publique dans nos pays à un changement, à la création de nouvelles formes de relations entre les peuples qui, à la fois, contribuent à l'amélioration du niveau de vie du plus grand nombre et au maintien de la paix.

ETZEL, premier vice-président.

La question de la Sarre constitue, comme on sait, le plus gros obstacle au rapprochement franco-allemand. C'est la première grande difficulté que trouve sur sa route la Communauté européenne du charbon et de l'acier. Le gouvernement français, par la voix de M. Schuman, a proposé la seule solution logique : l'européanisation du territoire sarrois. Si la Sarre devait, au contraire, s'intégrer à l'Allemagne, les experts français pensent que l'équilibre actuel des productions d'acier serait détruit aux dépens de la France.

M. Etzel, premier vice-président de la Haute Autorité, a bien voulu me donner son avis sur ce problème.

Quels sont, selon vous, monsieur le premier vice-président, les meilleurs moyens de faciliter, du point de vue européen, la solution du problème sarrois ?

Il est d'importance décisive que la solution du problème de la Sarre se réalise en plein accord avec la volonté de la population sarroise, c'est-à-dire que celle-ci devra être en mesure d'exprimer sa volonté dans une liberté absolue. Dans ces conditions, il importerait d'établir quels sont en réalité les aspects économiques prépondérants du problème sarrois. Etant donné que dans six mois nous aurons un marché commun pour le charbon, le fer et l'acier, l'aspect économique prépondérant est, à mon avis, moins un problème de répartition ou un problème d'équilibre entre la France et l'Allemagne qu'un problème financier et monétaire. Ces problèmes devraient être tirés au clair d'une façon sobre et objective et il faudrait en chercher la solution. Une fois ces conditions obtenues, le pool charbon-acier pourrait peut-être exercer une aide favorable.

Quelles seraient les conséquences d'une réunification de l'Allemagne pour la Communauté charbon-acier ?

Une réunification de l'Allemagne étendrait le domaine d'action de la Communauté européenne du charbon et de l'acier à des territoires qui jusqu'à présent ne font pas partie de la République fédérale. Cela augmenterait la capacité de production à l'intérieur du territoire de la Communauté européenne du charbon et de l'acier, étant donné la présence en ces territoires de domaines importants de production. En outre, le marché deviendrait beaucoup plus vaste ; les contrées situées au delà du rideau de fer sont d'importants utilisateurs. La Communauté européenne du charbon et de l'acier ne pourrait donc que bénéficier d'une telle réunification.

ETZEL, DAUM ET FINET

DAUM, ministre désigné.

Un homme aimable et simple. C'est aussi l'un de nos plus grands techniciens et administrateurs d'affaires sidérurgiques. Vice-président directeur général des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, administrateur de Sidelor, des Hauts Fourneaux de Givors, des Aciéries de Saint-Etienne, des Aciéries de Dilling, du Crédit National, président de la Sollac, M. Léon Daum était encore membre de la délégation française au Comité de l'acier de l'E. C. E., puis président de ce comité depuis 1950. Il a résigné toutes ces fonctions pour assumer la charge de membre de la Haute Autorité du charbon et de l'acier.

— Vous avez, je crois, monsieur le ministre, la tâche de préparer la formation du Comité consultatif ?

— Ne croyez pas que chacun de nous soit spécialisé et qu'il y ait au sein de la Haute Autorité un rigoureux partage d'attributions. En réalité, nous constituons une sorte de ministère collectif.

— L'efficience n'est-elle pas menacée par cette pluralité même de dirigeants ?

— Nous n'avons pas le même rôle d'administration et d'exécution qui échoit à un ministère quelconque d'un gouvernement national. Nous sommes avant tout un organe de haute surveillance.

— Vous êtes un des rares techniciens de la Haute Autorité. Faut-il comprendre que la Haute Autorité aura peu à connaître des problèmes techniques ? Ceux-ci ne se poseront-ils pas nécessairement lorsqu'il s'agira, par exemple, de répartir des matières premières en cas de pénurie, de fixer des quotas en cas de surproduction, et de se prononcer sur des programmes d'investissement ?

— Il pourra nous arriver d'avoir à effectuer des répartitions, à fixer des quotas, mais pour de courtes périodes, et nous ne le ferons qu'après enquête auprès des intéressés, avec l'avis du Comité consultatif et du Conseil des ministres. Les connaissances techniques joueront moins qu'un esprit d'équité. Il en va de même pour les investissements, qui feront l'objet de programmes annuels ou quinquennaux. De toute façon, les hauts commissaires s'équilibrent, et cet équilibre qui résultera de leur pluralité était sans doute nécessaire...

— Certains pensent qu'avant même d'être née l'Europe unie était déjà une notion dépassée parce que son cadre serait trop étroit eu égard aux progrès dans les techniques des transports, des fabrications, etc.

— L'idée vole, les réalisations concrètes exigent plus de temps. Prenez l'exemple de l'Union belgo-luxembourgeoise fondée en 1921. Les critiques ne lui ont pas été ménagées au départ. Ne s'agissait-il pas de deux pays aux économies supplémentaires et non pas complémentaires ? C'est maintenant que l'on s'aperçoit que l'expérience a été bénéficiaire pour les deux pays et qu'elle ne pose plus de problème. En revanche, Benelux, créé il y a sept ans, demandera peut-être dix ou quinze ans encore pour aboutir à un fonctionnement parfait...

Quant aux avantages et aux inconvénients qui résultent pour chaque pays intéressé de traités semblables, il faut, ajouta en souriant M. Daum, se souvenir de l'histoire des deux chats placés devant une même tasse de lait à demi remplie. L'un des chats dédaigne cette tasse « à demi vide », l'autre se réjouit de trouver un récipient « à demi plein ». Dans les jugements portés sur les bénéfices et les pertes d'une opération on retrouve souvent l'optique des deux chats de la fable.

FINET, ministre coopté.

Monsieur Paul Finet est le membre de la Haute Autorité qui devait être désigné par ses huit collègues, nommés, eux, par leurs gouvernements respectifs. Plusieurs hauts commissaires sont, comme lui, issus du milieu ouvrier et ont participé au mouvement syndical. Cependant nul plus que M. Finet n'était aussi qualifié pour représenter les ouvriers, parce que nul autant que l'ancien ouvrier belge n'a été mêlé aussi étroitement et constamment à leurs luttes.

La question que je lui ai posée concernait un problème humain posé par l'application du traité : celui des déplacements de main-d'œuvre.

Le paragraphe 23 de la Convention, me dit M. Finet, a énuméré des remèdes. Il s'agit d'une contribution de la Haute Autorité, sous la forme d'une aide non remboursable, du paiement des allocations de chômage ; d'une participation à l'étude des possibilités de réemploi. Dans le cas de la reconversion d'une usine, provoquée par le traité, la Haute Autorité peut participer, si cela se révèle nécessaire, au paiement des salaires pendant la période de réadaptation.

Les gros frais pour les travailleurs à qui est imposé un changement de localité proviennent du déménagement et de la réinstallation du foyer. La Haute Autorité donnera aux travailleurs une allocation destinée à les aider dans un cas semblable.

On est bien obligé de reconnaître que les allocations de chômage ne stimulent pas le travailleur privé d'emploi à aller chercher plus loin le travail qu'il ne trouve plus chez lui. Comme elles représentent un peu plus de 50 % du salaire normal, elles habituent le chômeur à se contenter d'une existence très médiocre. A notre époque il serait inadmissible de revenir sur ce que l'on peut considérer, à juste titre, comme une conquête sociale. Il faut bien plutôt donner le stimulant suffisant pour intéresser l'ouvrier qui n'a plus à s'employer dans sa ville natale à émigrer dans une région ou un pays favorable.

La limite de développement des économies nationales est sensiblement atteinte dans nos petits pays. Dans l'état actuel des choses on ne peut plus espérer un relèvement des salaires, donc du niveau de vie général. Ou bien ce relèvement s'opérerait aux dépens de la combativité de notre industrie sur les marchés étrangers ou bien même, ce qui est probable dans une période de basse conjoncture, chercherait à redonner à nos industries exportatrices ce caractère compétitif par un abaissement des salaires ou des avantages sociaux si péniblement acquis. Je suis en effet persuadé que l'on n'a plus beaucoup à attendre, dans le domaine de l'abaissement des prix de revient, de progrès techniques qui, pratiquement, sont inapplicables dans notre présente structure industrielle nationale. En revanche, un marché élargi jusqu'aux limites de la communauté européenne donne le meilleur espoir d'obtenir cet abaissement indispensable des prix de revient grâce à des fabrications de masse et à une productivité accrue.

★

LES DÉPUTÉS EUROPÉENS DE LA COMMUNAUTÉ CHARBON-ACIER

Les parlements des différents pays membres ont ainsi formé leurs délégations respectives à l'Assemblée européenne du charbon et de l'acier :

ALLEMAGNE. — Dr Helmuth Bertram, Willi Birkelbach, Dr Martin Blank, Dr Heinrich von Brentano, Dr Eugen Gerstenmaier, Dr Günter Henle, Fritz Henssler, Heinrich Imig, Dr Hermann Kopf, Dr Gerhard Kreyssig, Dr Hans von Merkatz, Erich Ollenhauer, Georg Pelster, Dr Victor Emmanuel Preusker, Dr Hermann Puender, Dr Joachim Schoene, Franz Josef Straus, Herbert Wehner ;

BELGIQUE. — Chambre des Représentants : Alfred Bertrand, Max Buset, Théodore Lefèvre, Paul-Henri Spaak, Pierre Wigny. **Sénat :** Fernand Dehousse, Pierre de Smet, Roger Motz, Paul Struye, Pierre Vermeylen ;

FRANCE. — Assemblée nationale : Gérard Jaquet, Maurice Faure, Marc Jacquet, André Mutter, Maurice Lemaire, Paul Reynaud, Yvon Delbos, Guy Mollet, François de Menthon, Pierre-Henri Teitgen. **Conseil de la République :** Roger Carcassonne, Michel Debre, Georges Lafargue, Jean Maroger, Alain Poher. **Sarre :** Dr Heinz Braun, Erwin Muller, Dr Franz Singer ;

ITALIE. — Chambre des députés : Lodovico Montini, Lodovico Benvenuti, Dr Pietro Campilli, professeur Alberto Giovannini, professeur Francesco Maria Dominedo, Mario Zagari, Dr Francesco de Vita, professeur Giuseppe Togni, Armando Sabatini. **Sénat :** Antonio Azara, Antonio Boggiano Pico, Alessandro Casati, Mario Cingolani, Angelo Giacomo Mott, Ferruccio Parri, Giovanni Persico, Italo Mario Sacco, Vinicio Ziino ;

LUXEMBOURG. — Jean Fohrmann, Fernand Loesch, Nicolas Margué, Eugène Schaus, députés ;

PAYS-BAS. — États généraux : Dr Blaisse, Dr Bruins Slot, Dr Jonkheer, Van der Goes van Naters, Kapteijn, Dr Klompe, Korthals, Nederhorst, Dr Rip, Dr Sassen, Dr Vixseboxse.

Les six pays signataires de la Communauté européenne sont désormais engagés pour cinquante ans dans une expérience cruciale pour l'avenir de l'Europe. La conclusion française de cette enquête sera fournie par les interviews que MM. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, et R. Schuman, ministre des Affaires étrangères, ont accordées à René Branellec et que nous publierons dans notre prochain numéro.

LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

LA LITTÉRATURE VA EFFECTUER UNE RENTRÉE EN MASSE

C'EST véritablement une chose mystérieuse que la littérature vivante. Des noms inconnus sortent peu à peu de l'ombre et l'oreille s'habitue à leur sonorité. Des titres neufs s'inscrivent sous des signatures consacrées. Si blasé soit-il, nul ne peut se défendre d'un petit frémissement devant l'œuvre qu'il ignore encore, aux pages non coupées.

Or l'année — l'année littéraire s'ouvre trois mois avant les prix — va recommencer. De quoi sera-t-elle faite ? Il est déjà permis, en partie, de le savoir. Et l'on peut deviner que 1952-1953 sera encore une période bien fournie.

Nous pourrons lire au cours du trimestre à venir le *Journal de guerre 1914-1918* de Romain Rolland, et, d'après le texte de l'édition allemande, le *Journal* de Franz Kafka. Henri Guillemin publiera dans leur texte intégral les *Souvenirs personnels* de Victor Hugo (1848-1851), dont nous n'avons que des éditions fragmentaires ou défectueuses. André Breton rassemblera en volume les entretiens radiophoniques et les diverses interviews auxquels il s'est prêté. Claude Rostand nous livrera les confidences de Darius Milhaud. On nous offrira, aux éditions Flammarion, le livre du Centenaire de Balzac, auquel on travaille sans doute depuis... 1950 ; chez Hachette, les *Souvenirs* du maréchal Mannerheim, que préfacera le général Weygand ; chez Julliard, les *Carnets* de Victor Serge.

Parmi les événements de la rentrée figureront aussi des manifestes ou des essais dus à nos plus renommés écrivains : c'est ainsi que François Mauriac publiera un volume de *Lettres ouvertes* ; André Maurois nous donnera *Destins exemplaires* ainsi qu'une *Mrs. Shelley,* qui ne manque pas, à l'avance, de m'intriguer ; Daniel-Rops poursuivra son « Histoire de l'Eglise » par *l'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade,* et prendra aux Deux-Rives la direction d'une collection d'art chrétien qui ne doit pas comporter moins de cinquante volumes. On annonce aussi la traduction en français de l'ouvrage du grand critique E. R. Curtius : *Essais de littérature européenne.* Jean Cocteau publiera un essai dans le style de *la Difficulté d'être* ; nous pourrons lire enfin *Absent de Paris,* de Louis Guilloux, série de lettres imaginaires à Jean Grenier écrites de Saint-Brieuc. Et, tant attendu, le premier volume du *Mythe de Rimbaud,* d'Etiemble.

Ajoutez-y la suite du *Jean-Jacques* (Rousseau), de Jean Guéhenno, le deuxième volume de *Mémoires* du président Herriot, le deuxième volume du *Sainte-Beuve* de Billy, *Portraits sans retouche* (souvenirs), de Roland Dorgelès, le début de la *Vie de Sade,* de Gilbert Lely, l'*Autobiographie* de Louis Amstrong, le second *Cahier* de Simone Weil — vous constaterez que les intellectuels ne risquent pas d'être en chômage de lecture.

Les amateurs de romans non plus.

La rentrée est avant tout la saison du roman. Il n'apparaît pas que l'on ait omis de sacrifier à l'usage. Cette fois il ne peut même pas être question d'énumérer. Tout au plus peut-on jeter quelques points de repère :

Le prochain Giono s'appellera *le Moulin de Pologne* et ne sera pas la suite du *Hussard sur le toit.* Le prochain Joseph Peyré se nommera *Guadalquivir* ; le prochain Roger Vercel n'a pas encore de titre, exactement comme le prochain Gilbert Sigaux, le prochain Georges Arnaud, le prochain Henri Calet. Mais Audiberti a baptisé le sien, paisiblement, *Marie Dubois* (pour se rattraper, il publie en même temps *l'Ouvre-boîte, essai* d' « abhumanisme »). Emmanuel Roblès reviendra du théâtre au roman avec *Cela s'appelle l'Aurore,* qui se passera en Sardaigne ; François Chalais fera ses débuts de romancier avec *l'Ile d'Yeux* (sic) ; Romain Gary nous donnera *Couleurs du jour,* Dominique Rolin, *le Souffle,* Jacques Laurent, *Bêtises de Cambrai,* Raymond Dumay, *Fanny à Paris...,* et Paul Vilar, la suite de sa *Chasse aux hommes,* qui comprendra une douzaine de volumes.

Du côté des traductions : E.-M. Remarque, le second livre de Gheorgiu (*la Seconde Chance*), E. Jünger, Silone (dont Grasset poursuit l'œuvre complète), Coccioli, etc.

Mentionnons encore un inédit de Fargue qu'on appellera (en accord avec Mme Fargue) *Dîner de lune,* ce qui n'est pas mal trouvé.

Il ne nous reste plus qu'à passer aux jeunes romanciers !

Ceux-ci s'appellent Armand Lanoux, Emile Danoën, Frédéric Grendel, Michèle Saro, Jean Meckert, Jean Dutourd, Guy Le Clec'h, Raymond Las Vergnas, Michel Zéraffa, Jean Orieux, etc. Chacun d'eux — et beaucoup d'autres — a mis à profit l'année écoulée, a été fidèle au rendez-vous et rêve peut-être de la timbale ; beaucoup la méritent.

UNE NOIRE AUTHENTIQUE et célèbre pa cipait à cette fête tropicale : Katherine Dunha

Soirs de Biarrit

BIARRITZ est « la ville la plus aimable France » ! Voilà qui est affirmatif, et fanion remis à M. Guy Petit, minis député et maire de Biarritz, porte c appellation contrôlée... comme une minaudi offerte à la duchesse de Windsor possède autre inscription : « La ville la plus aimable France à l'Altesse la plus aimable du monde

Après cet assaut d'amabilités il serait v ment de mauvais goût de ne pas se plonger d l'euphorie la plus totale. L'exemple nous a d' leurs été fourni par les casinos Bellevue et Mu cipal, qui, après certains dissentiments, réalisé cette année un mariage d'amour qu'auc nuage ne saurait assombrir. J.-R. Toutain prés maintenant aux destinées de l'aimable Biarr mais bien avant la Croisade de l'Amabilité était déjà d'un naturel affable, aussi se conten t-il d'orchestrer avec le sourire les grandes ma festations qui se déroulent à Biarritz.

Le marquis d'Arcangues a donné à Chibe « le Bal du Gouverneur ». Ce fut brilla cocasse et réussi. Jean d'Arcangues jouait le r du gouverneur, Jean de Faucon était chef protocole, et au milieu de tant de gens costur et méconnaissables on vit apparaître une extra dinaire Katherine Dunham. La ressemblan était d'autant plus frappante que cette Kather était très exactement... la brillante danseuse

Les traditions demeurent à Biarritz, a

CE DÉCOR EXOTIQUE a été planté à l'entr de Chiberta pour le bal du gouverne

E GOUVERNEUR, Jean d'Arcangues, sem-lait avoir été nommé par le roi Louis-Philippe.

'ALTESSE LA PLUS AIMABLE DU IONDE : tel est le titre décerné à la duchesse e Windsor par M. Guy Petit, maire de « la ville la plus aimable de France ».

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX

SUR NAPOLÉON ÉCRIVAIN

QUAND on pense aux écrits de Napoléon, ce n'est pas de littérature proprement dite qu'il est question le plus souvent. Qui se souvient que Bonaparte, dans sa jeunesse, essaya d'être romancier, pamphlétaire, auteur de dialogues pholosophiques ? Non, Napoléon écrivain, c'est, aux yeux de la postérité, l'auteur des proclamations célèbres, de la correspondance, enfin des Mémoires dictés à Sainte-Hélène. La matière est cependant assez riche, et le style — personne n'en doute — assez personnel pour justifier une étude littéraire. Celle qui nous manquait vient de nous être donnée par Mme N. Tomiche : *Napoléon écrivain* (Armand Colin). Le personnage de Napoléon y apparaît sous un éclairage renouvelé.

Ce n'est pas que Napoléon écrivain ait été méconnu jusqu'à présent. « Le plus grand écrivain de son temps », a dit Thiers à son sujet. Ce fut aussi l'avis de Sainte-Beuve, qui l'a désigné comme « le plus grand écrivain du siècle » Il précisait en ces termes : « Son style militaire offre un digne pendant aux styles les plus parfaits de l'antiquité en ce genre, à Xénophon et à César. »

Ce sont là, à vrai dire, des qualités littéraires qui situent l'écrivain dans l'ombre du génie militaire. Mais on en a reconnu d'autres à Napoléon. Villemain a dit de lui : « Grand peintre, penseur profond. » Mme de Rémusat, dame d'honneur de l'impératrice, a loué ses « expressions si animées et en même temps si poétiques ». Sait-on à quel texte se réfèrent ces éloges : aux lettres d'amour du grand homme. Citons encore ce que Thiers a dit du style des Mémoires : « Coloré quand il peignait, clair, précis, véhément, impérieux quand il démontrait, il était toujours simple. »

Ajouterons-nous que ces éloges prennent plus de valeur quand ils osent aborder les particularités des écrits napoléoniens ? Pour tout dire d'un mot, Napoléon n'est pas un écrivain correct. Il lui arrive de commander à la grammaire plutôt que de se soumettre à elle, et même de prendre des libertés avec l'orthographe. Mais ses plus fervents admirateurs ne s'en formalisent pas, au contraire. Nisard n'a pas craint d'affirmer, en parlant de lui : « Je ne sais pas de meilleurs maîtres de l'art d'écrire que ces hommes qui ont écrit sans art, ou qui, versés comme César dans toutes les adresses du langage, en ont fait consister la perfection à s'en passer. » Et il n'y a pas, pour Napoléon écrivain, de caution plus honorable que celle de Stendhal, admirant, a-t-il dit, « l'incorrection même de son langage toujours peu imprégné d'étrangeté ».

Le plus simple serait peut-être de constater, sur les rapports entre Napoléon et l'art d'écrire, que Napoléon, étant doué de génie, a possédé celui-là. Mais ce serait trop court de thèse de doctorat, et le livre de Mme Tomiche en est une. On y trouve donc une étude très poussée de ce style qui ne ressemble à aucun autre, et un essai d'explication de ses originalités.

La langue de Napoléon prend toute sa valeur, et sa force nous frappe plus que ses incorrections ne nous arrêtent quand nous nous avisons que c'est beaucoup moins une langue écrite qu'une langue parlée. Napoléon dictait, le plus souvent — et dans quelles conditions ! Mme Tomiche nous invite à l'imaginer : « Dans le flot ininterrompu des dictées, lancées à toute vitesse dans son cabinet, sur le bord d'un ravin ou sur le champ de bataille, on ne saurait lui tenir rigueur de n'avoir pas toujours eu une parfaite maîtrise de la langue. » Il ne s'était jamais débarrassé de son accent corse, et c'est pourquoi peut-être certains mots prenaient dans sa bouche une forme qui les dénaturait curieusement. Il dit « enfanterie » pour « infanterie », et « enfin que » pour « afin que ». Cela peut passer pour des fautes vénielles, puisque le grammairien Brunot a concédé que Bonaparte tombait rarement dans le barbarisme véritable.

Il est probable qu'il mettait la stricte observance phonétique et grammaticale au nombre des vétilles auxquelles sa volonté d'action ne s'arrêtait pas. Son esprit n'avait pas le temps de considérer ces petites choses, tant il était occupé de plus grandes. A l'égard de l'orthographe, par exemple, quand il prend lui-même la plume en main, on voit bien qu'il n'est négligent que quand il veut. Ce n'est pas qu'il ignore les règles. Il écrit toujours « rhume » sans oublier l'h. Mais s'il s'agit d' « enrhumé », la place de cet *h* demande un effort auquel il ne daigne pas s'astreindre toujours : alors il écrit « henrumé ». Il pourrait éviter les fautes, s'il le voulait. On a remarqué qu'il n'en a pas fait, ou à peine, dans ses premières lettres à Marie-Louise, avant leur rencontre : autrement dit, Napoléon s'applique, pour écrire à l'impériale fiancée. Plus tard, après le mariage, il ne se donne pas autant de peine, les lettres à la jeune femme sont pleines de fautes. En somme, chez Napoléon, les soins de l'écriture n'encombrent pas la vie courante. On remonte de ses écrits à sa psychologie, en méditant cette observation de Mme Tomiche : « Il semble qu'un curieux phénomène se produise dans l'esprit de Napoléon, une sorte de détachement de sa mémoire pour les petits détails de l'orthographe, de même que son esprit d'ordre et de clarté se satisfait d'autographes qui sont des brouillons désordonnés et presque illisibles. »

Cette intéressante étude est accompagnée de nombreux textes cités en référence. On ne saurait demander raisonnablement qu'ils fussent plus nombreux. Mais pourquoi Mme Tomiche ne nous donnerait-elle pas maintenant, comme suite à son essai, une anthologie napoléonienne ? Il en a déjà paru assurément. Mais celle qu'elle pourrait composer aurait des chances d'être excellente.

quelques petits changements insignifiants : on se baigne toujours à la Chambre d'Amour, on joue au golf sur les merveilleux terrains qui entourent Biarritz, on prend l'apéritif au bar de l'Hôtel du Palais, on danse à Casanova, animé par Georges Carpentier, on frémit... aux corridas de la région et on s'amuse aux dîners des jeunes, le mercredi, à Casanova.

Pour l'instant tout est au Duc... si j'ose ainsi m'exprimer, car on espère que le duc de Windsor assistera au bal Edouard-VII, qu'organise Maurice Carrère. Le petit-fils d'Edouard VII se doit d'honorer de sa présence cette fête qui s'annonce très brillante, et pour que de belles dames soient costumées... la Comédie-Française vient d'envoyer à Biarritz les robes du « Roi » de Flers et Caillavet. Le roi chez Edouard VII, voilà qui est parfait !

MARCEL IDZKOWSKI.

PETITES CHRONIQUES

Pour leur exposition 1952 LES DAHLIAS DE SCEAUX ONT DÉMÉNAGÉ

Voici que reviennent, avec les premières taches rousses au faîte des forêts, les somptueuses fleurs d'automne. Bientôt paraîtront les premiers chrysanthèmes. La vedette en ce moment est aux dahlias. Des centaines de ceux-ci sont rassemblés, du 30 août au 12 octobre, en une exposition qu'a organisée, dans le parc de Sceaux, M. Joffret, conservateur des parcs et jardins de la Seine. Près de 900 variétés sont présentées, dont 226 créations récentes. Les variétés sont représentées par des groupes de cinq sujets. L'originalité de cette manifestation traditionnelle est due cette année à une nouvelle disposition de l'ensemble. Plantés jusqu'en 1951 dans les perspectives de Le Nôtre, autour du pavillon de Hanovre, les dahlias ont été reportés dans la plaine de Châtenay, où de nombreux Parisiens sont, dès à présent, venus les admirer.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Annecy célèbre saint François de Sales

Il y a 350 ans, saint François de Sales était sacré évêque d'Annecy et de Genève. Le chef-lieu de la Haute-Savoie vient de célébrer cet anniversaire par des fêtes dont Mgr Roncalli, nonce apostolique, a présidé lui-même la dernière journée.

Le portrait de saint François de Sales qui se trouve à la Visitation de Turin

Les Frères des Écoles chrétiennes à Djibouti

Quatre Frères des Ecoles chrétiennes viennent d'arriver à Djibouti, où ils ont pris la direction de l'école Charles-de-Foucauld. Cette arrivée, qui a suscité des demandes d'admission, hélas ! trop nombreuses en raison de l'exiguïté des locaux scolaires, représente cependant un renfort appréciable puisqu'elle rend deux missionnaires capucins disponibles pour l'apostolat et qu'elle va permettre, dès octobre 1953, l'ouverture d'un collège technique catholique dont la construction est d'ores et déjà commencée.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AFRIQUE FRANÇAISE :

Henri Cambon, *Histoire du Maroc*, préface du général Weygand (Hachette, 384 pages). Héritier d'une famille de diplomates illustres, l'auteur a débuté lui-même dans la carrière au Maroc, auprès de Saint-René Taillandier. Il a donc « vécu » une partie de cette histoire qui se déroule en marge de notre continent, chez un peuple dont les traits dominants ont été de tout temps le particularisme et pour lequel l'unité collective la plus étendue n'est souvent que celle de la tribu, parfois celle du village ou de la famille.

Il met naturellement l'accent sur les rapports de l'empire chérifien avec la France, depuis le temps où Jean Arnauld de Villiers gouverna, au XIIIe siècle, le haut Maghreb et où Charles de Belleyme fut chargé par Mouley Abbas de réorganiser l'armée. Compromis par l'affaire Castelane au temps de Mouley Zidan, ces rapports se resserrent sous le règne de Mouley Ismaïl, pour qui l'ambassadeur chérifien demanda à la cour de Versailles la main de la princesse de Conti. Les négociations qui firent passer le Maroc sous le protectorat français sont relatées avec une documentation de première main et un souci de parfaite objectivité.

Le problème actuel de nos relations avec le Maroc est placé ici sous son véritable jour. Le facteur le plus constant de l'histoire du Maghreb, c'est la résistance à la mainmise orientale, qu'elle vienne d'Alger, de Kairouan, du Caire ou de Bagdad. Or nous assistons aujourd'hui à une lutte entre l'élément berbère — qui forme la presque totalité de la population — et un souverain qui s'est inféodé à la politique arabe. C'est vers la France que les tribus berbères se tournent pour défendre leur caractère et leurs institutions. Leur fidélité est le plus sûr rempart à opposer aux intrigues de la Ligue arabe et à la propagande dissolvante de l'Istiqlal, qui sert une politique orientale et des intérêts auxquels le Maroc est totalement étranger. Laissés en tête à tête, les deux Etats n'auraient jamais connu les moments pénibles qui, en 1950-1951, ont affecté leurs rapports.

Un exposé lucide, où les Français puiseront une compréhension parfaite du problème marocain et une leçon de vigilance.

LA MENTALITÉ DE HITLER :

Adolf Hitler, *Libres Propos sur la guerre et la paix*, recueillis sur l'ordre de Martin Bormann, préface de Robert d'Harcourt (Flammarion, XXVIII-370 pages). Le témoignage sans doute le plus vivant que nous possédions sur l'étrange mentalité du Führer, sa conception de l'histoire, ses vues politiques, sa haine d'Israël et du christianisme. Nul homme n'est plus aisé à juger d'après ses propres jugements, empreints d'une invraisemblable suffisance, avec de curieuses échappées sentimentales sur les enfants ou les chiens.

Et des révélations qui donnent à réfléchir. Il nous apprend comment il a imposé aux démocraties occidentales, en mars 1936, la remilitarisation de la Rhénanie. « J'étais contraint de mentir. J'ai menacé, à défaut d'une détente dans les vingt-quatre heures, d'envoyer six divisions en Rhénanie. Or je ne disposais que de quatre régiments ! »

Ses impressions sur Paris font rêver. « Il y a quelque chose de bizarre dans les constructions parisiennes, que ce soient ces œils-de-bœuf aux proportions malheureuses ou ce pignon (?) qui écrase une façade... La perspective Concorde-Tuileries, évidemment, c'est grand. Mais dans le détail ? Nous ferons plus beau encore. »

Sur la France : « Notre mouvement est inimitable. Ce qui s'est passé chez nous est chose inconcevable en France. Et les Français n'auront jamais un chef comme le Duce. »

Et sa « philosophie » ? « Il est impossible d'éluder le problème de Dieu. Quand j'en aurai le temps, je mettrai au point les formules qui devraient être utilisées dans les grandes circonstances. Il faut que ce soit quelque chose de parfait dans la pensée et dans la forme. »

Comme le dit Robert d'Harcourt, ces pages nous permettent de mesurer le gouffre auquel nous avons échappé, ce que nous serions devenus sous la griffe de l'homme qui a fait cette profession de foi : « La sagesse politique est toujours en raison inverse de l'humanité. »

Albert Mousset.

LE MARÉCHAL SLIM GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'AUSTRALIE

Avec le maréchal Slim, c'est un des chefs les plus populaires de l'armée britannique qui va accéder au poste de gouverneur général de l'Australie en remplacement de M. Mac Kell, dont le mandat expire cette année.

Le maréchal Slim, qui a fait la première guerre mondiale et a servi pendant vingt ans dans l'armée des Indes, était en 1940 à la tête de la 10e brigade d'infanterie, qui combattit en Erythrée. En 1945 il commandait en chef les forces terrestres alliées dans le Sud-Est asiatique. Le rôle éminent qu'il joua dans ce secteur si important de la guerre du Pacifique lui a valu l'estime de tous les Australiens, qui se réjouissent de ce choix. C'est d'ailleurs M. Menzies lui-même, premier ministre du gouvernement de Camberra, qui a offert au maréchal, son ami personnel, de le proposer pour le gouvernement général.

Le maréchal Slim, chef d'état - major impérial depuis 1948, doit être remplacé dans ces fonctions le 1er novembre prochain par sir John Harding, actuel commandant en chef de l'armée britannique du Rhin.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le polo de Deauville

L'heure du polo est l'heure dynamique à Deauville. Après les courses, il est d'usage de se réunir sous les parasols multicolores du terrain et de prendre intérêt au tumulte des rencontres. Cette cure d'action fait partie du programme de la journée.

Georges Olivier, l'extraordinaire maillet américain, a visiblement les sympathies du public Il en est de même de Prem Singh, Hindou de haut lignage, militant dans le team britannique. Alberdi, Gracida sont les champions de Cibao la Pampa, équipe de l'Amérique latine. Rafael Echevarrieta semble le mieux doué des Espagnols. Carlos de la Serna, spécialiste des remplacements, honore la participation italienne. Quant à MM. de Monbrison, Henri Couturié et le colonel Brau, qui portent les couleurs de Paris, ils polarisent l'attention dès qu'ils paraissent en piste.

Les grands matches ont débuté cette année par la coupe Maurice-Fresson, oppo-

PORFIRO RUBIROSA, capitaine de Cibao la Pampa, équipe de l'Amérique latine, qui a gagné la coupe Gramont.

sant Anglais et Français. La chance n'était pas dans notre camp, l'Angleterre domina par 4 à 2 1/2. Le championnat du monde fut l'événement n° 1. Hurricanes américains et Hurlinghames britanniques étaient aux prises. Les périodes, duremeni disputées, amenèrent une égalité de 5 à 5. A la prolongation, Georges Olivier envoya la balle entre les poteaux adverses et fixa ainsi la victoire des Yankees. La coupe d'or, magnifique enjeu de la compétition, fut remise aux Hurricanes par M. André Marie, ministre de l'Education nationale.

La saison de polo a duré tout le mois d'août. Parmi les habitués qui suivirent les manifestations de ce sport d'élection, il faut citer le duc de Gramont, président du polo, le baron Elie de Rothschild, vice-président, M. Henri Couturié, vice-président, le colonel Maurice Fresson, M. Fossorier, maire de Deauville, et Mme Fossorier, la comtesse de Saint-Quentin, le comte et la comtesse du Bourg de Bozas, le baron et la baronne Jacques de Vervo, le colonel Cazelles, M. Jacques Gilbert ainsi que Mme Volterra, Mme Vargas, femme du président du Brésil, la princesse de Mérode, M. Strassburger, etc.

Tré-Hardy.

Avec « Damaka », montée par Roger Poincelet, et « Pharsale », piloté par Charley Elliot, l'écurie Boussac s'est adjugé les deux premières places du Grand Prix de Deauville, qui a couronné d'éclatante façon le meeting de la Société d'encouragement.

COURRIER MEDICAL

Inovulation

La fécondation artificielle est maintenant bien connue. Appliquée à l'espèce humaine, elle a donné d'excellents résultats. Appliquée aux espèces animales, elle donne chaque jour des résultats admirables qu'on peut résumer en deux mots : amélioration constante des types animaux, au moindre prix et dans le temps le plus court. On réalise par cette méthode — dans les limites de plasticité des espèces — une véritable évolution dirigée, vers le meilleur rendement, en lait ou en chair, par exemple.

Dans l'insémination artificielle la semence mâle est recueillie, dosée et directement mise en place. L'inséminateur ne fait que coopérer à un acte naturel, qui se poursuit naturellement, l'intervention humaine ayant d'autant plus de chances de réussir qu'elle est plus près de la nature.

L'inovulation est un acte contre nature. Elle consiste à prélever chirurgicalement l'œuf parfait et à l'introduire dans l'utérus d'une autre femelle, où il achèvera son évolution. Encore à sa phase expérimentale, l'opération semble n'avoir été réussie que chez les souris. On a pu dire que les animaux obtenus par ce procédé étaient sans relation génétique avec leurs parents. Il va de soi que cette affirmation est fantaisiste ; les nouveau-nés ont intégralement le patrimoine héréditaire de leurs parents véritables, ceux dont était issu l'œuf transplanté. Il est seulement exact de dire que de tels nouveau-nés n'ont aucune relation d'hérédité avec leur mère apparente. Il est cependant difficile de dire que celle-ci ne joue que le rôle très effacé de couveuse artificielle. Des recherches poursuivies dans ce sens peuvent faire rebondir les discussions récentes sur l'hérédité mitchourinienne, par exemple, qui, elle, est sans rapport avec les qualités héréditaires des parents, mais serait liée aux modifications subies par l'organisme vivant. L'inovulation paraît un mode de choix pour de telles expérimentations.

R.-J. M.

ERRATUM

Une erreur dans la légende d'une photographie d'agence nous a fait publier, dans notre numéro 353, du 19 juillet, une photographie du général Henriquez Guzman

comme représentant le président Adolfo Ruiz Cortines. En réalité, on sait que celui-ci, candidat du « parti révolutionnaire institutionnel », a triomphé aux récentes élections présidentielles du général Guzman, candidat des « partis du peuple ».

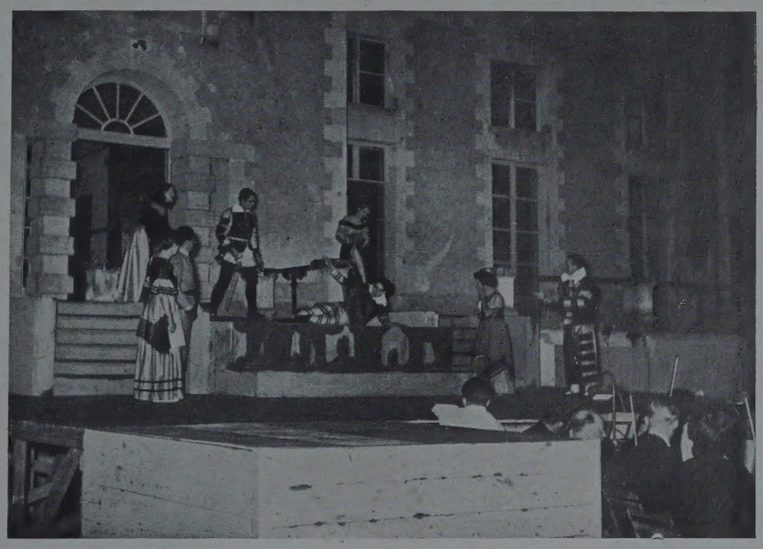
A titre rectificatif, nous publions ici un portrait authentique de M. Ruiz Cortines.

SEPT JOURS DE MUSIQUE EN TOURAINE

Les noms de Roland-Manuel et de Francis Poulenc, qui ont accepté de patronner, en compagnie de nombreuses autres personnalités, la récente Semaine musicale de Touraine, disent assez l'intérêt qui s'attachait à cette manifestation. Conçue et réalisée par de jeunes musiciens épris de leur art, elle permit aux Tourangeaux et aux nombreux touristes visitant la région de goûter les plus rares plaisirs de l'ouïe et de la vue.

Les concerts furent en effet consacrés à des œuvres de maîtres anciens, et les organisateurs n'ont pas hésité à mettre en scène des œuvres peu connues, comme l'opéra-ballet de Rameau, *Pygmalion*. On leur doit également la première représentation en France de *Il Trionfo dell'onore*, de Scarlatti.

Les admirables monuments de la contrée, notamment la cathédrale de Tours, où Alain Milhaud dirigea *la Passion selon saint Jean*, de Jean-Sébastien Bach ; la cour du château de Langeais et les jardins de Villandry ont fourni à ces soirées un décor idéal de pierre et de lumière.



Devant le château de Grammont, à Tours, la représentation du « Triomphe de l'honneur », de Scarlatti, sous la conduite d'Antoine Duhamel. Mise en scène de Philippe Grenier. Costumes de Jean Petit.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Louis Raillon : *Education de plein vent* (Téqui, édit.).

Les lecteurs de *France-Illustration* connaissent M. Louis Raillon, au moins par le remarquable article paru dans le numéro spécial sur l'enfance. Tous les éducateurs (et qui ne l'est ?) liront avec fruit ce petit livre si plein de substance : ils n'y trouveront pas de recettes, mais une réflexion approfondie, vivante et neuve, qui leur ouvrira souvent des perspectives insoupçonnées sur cette éducation « de plein vent » qui doit remplacer l'éducation abstraite, telle qu'elle est pratiquée depuis des siècles, et qui ne concerne plus l'enfant et l'homme de notre temps.

Aux éducateurs professionnels et à quiconque s'intéresse particulièrement à ces problèmes, je signale la revue *Educateurs*, elle publie un numéro spécial, très actuel, sur l'« Education du sens international ».

B. Baty : *Mise en scène des* Caprices de Marianne (Ed. du Seuil).

Dans la collection « Mises en scène » qu'il dirige, M. P.-A. Touchard vient de publier le « cahier de régie » de Gaston Baty pour *les Caprices de Marianne*, monté en 1935, au théâtre Montparnasse. C'est à coup sûr une des réussites les plus achevées de la mise en scène française, et il était indispensable que fût fixé comme un modèle ce que l'écrit en peut conserver. Le texte — qui est l'original, purgé des retouches et affadissements dus à Paul de Musset et adoptés par la plupart des éditions — est accompagné, page à page, des indications, commentaires et croquis de Gaston Baty. D'excellentes photographies et la partition de la musique de scène d'André Cadou complètent ce précieux petit livre.

Y. F.

Livres d'art

Notre collègue et ami Frits Lugt a publié récemment deux très importants volumes faisant suite à son inventaire général des dessins des Ecoles du Nord du musée du Louvre et consacrés à l'Ecole flamande à partir de 1550 et jusqu'au XIX[e] siècle. Cet ouvrage, édité par les soins des Musées nationaux, est un modèle dans ce genre de catalogue scientifique et raisonné.

Frits Lugt est à la fois un amateur et un érudit, épris de la beauté d'une œuvre d'art aussi bien que de l'aspect scientifique du problème que suscite cette œuvre. Il étudie notamment les influences subies ou données par la détermination du style, par les rapports entre l'œuvre dessinée, première pensée de l'artiste, et l'œuvre peinte.

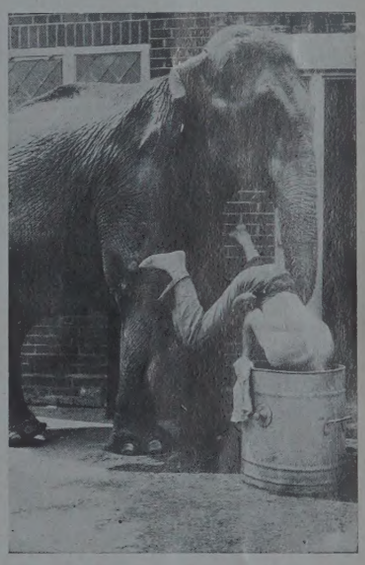
La conscience des jugements que Frits Lugt porte sur chaque dessin l'achemine vers la sûreté de l'attribution ; minutieux et méthodique, l'auteur puise ses informations toujours poussées jusqu'aux sources les plus sûres, ne reculant devant aucun détail, devant aucun problème. Ces volumes, qui traitent des dessins de Bril, de Brueghel, de Philippe de Champaigne, de Van Dyck, de Jordaens, de Van der Meulen, de Pourbus, de Teniers et de bien d'autres, consacrent une large place à l'œuvre dessinée de Rubens, dont le cabinet des Dessins du Louvre possède une série incomparable.

Ce sont là des documents particulièrement précieux à la fois pour les érudits, pour les artistes comme pour l'ensemble du public, à qui est ainsi révélée toute la spontanéité de quelques grands dessinateurs. Grâce au travail de Frits Lugt il est donné à chaque lecteur la possibilité de jouir de la beauté des trésors qui sont conservés au cabinet des Dessins du Louvre. — Maurice Sérullaz.

SURPLUS D'ÉDITEURS
Livres neufs non coupés valeur 500 fr. depuis 50 fr. — **Important** catalogue 64 pages, 3.000 titres **tous genres** contre deux timbres — Société E. L. J. M. (415) 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne) France.

A TRAVERS LES ZOOS D'EUROPE

Les fauves les plus redoutables savent parfois nous attendrir, et la grâce des tout jeunes tigres nous laisse rarement insensibles. Ainsi ces petits félins, nés il y a huit semaines au zoo de Cologne, avec qui l'on aimerait jouer un peu. Mais que l'on prenne garde. Ces pattes aux extrémités déjà larges seront bientôt des armes



qu'il sera préférable de ne pas trop approcher.

Même en grandissant, l'éléphant, lui, reste débonnaire. Mais s'il n'est pas pour ses gardiens d'une fréquentation dangereuse, il lui arrive de se livrer à des plaisanteries aussi grosses que lui. Parmi les plus facétieux de ces pachydermes, il faut citer Goliath, orgueil du zoo de Londres, qui s'amuse de temps à autre, et très naïvement, semble-t-il, à faire prendre un bain forcé à son gardien.

LES SPECTACLES

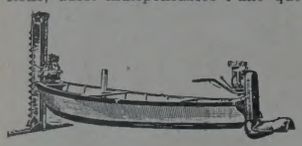
MOGADOR
Le plus triomphal succès d'opérette à grand spectacle
« VIOLETTES IMPÉRIALES »
Présentation fastueuse d'Henri VARNA

CASINO DE PARIS
LA SUPER-REVUE D'HENRI VARNA
" GAY PARIS "
SPECTACLE
GRANDIOSE, GAI, LIBERTIN
ÉMERVEILLE TOUT PARIS

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

BLOC-FAUCARD
BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal)
PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage, construite par la même maison.

Établissements Cl. Bonnet et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

ON VOUS JUGERA SUR VOTRE CONVERSATION

Cette seule idée suffit à paralyser des milliers de gens intelligents, mais peu cultivés, les privant ainsi de leur seule chance de mener une vie de société agréable, de sortir de leur milieu et de se faire d'intéressantes relations !

Ne soyez pas de ceux-là ! Vous seriez impardonnable, car pour un minimum d'efforts et d'argent l'ingénieuse méthode par correspondance de **formation accélérée** peut faire de vous, en six mois, une personne agréablement cultivée, capable de discuter avec aisance sur les sujets les plus divers : **Arts, Littérature, Théâtre, Musique, Philosophie, Actualité, etc.**

Passionnante brochure gratuite n° 1.130 sur demande à l'Institut culturel français, 6, rue Léon-Cogniet, Paris (17e). Joindre deux timbres pour frais.

PAS DE COURANTS D'AIR

derrière votre fenêtre... si elle est équipée avec les joints métalliques Benoit. Suppression radicale des infiltrations de vent, pluie, bruits, odeurs et poussières. Augmentation de température de 4 à 6 % ; économie de chauffage de 35 % ; garantis dix ans. Des milliers de références.

Demandez notre documentation n° 46.

Joints métalliques E. Benoit & Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e)

TAItbout 66-24 et 25.

Agences à Alger Tunis, Casablanca.

VOUS QUI ÉCRIVEZ TOUTE LA JOURNÉE

ménagez vos forces. N'employez que le crayon à bille « le Piaf », le seul qui permette la position normale de la main. Le seul qui ne fatigue pas.

Création Intermonde, 9, rue Ernest-Cresson, Paris (14e). SUF 09-45

SURDITÉ VAINCUE

Retour d'audition normale. Plus de bourdonnements avec Micro-Tympan du docteur Reichmann, invisible, sans pile ni fil ; limité : fr. 8.000.

Gratuit : Notice et attestations contrôlables : Rouffet & Cie (Ser. XK), 23, rue Saint-Michel, Menton (A.-M.).

CLIMATISATION

Embellissez et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond Vitrex. Vous

Concessionnaire Peugeot à Montrouge (Seine).

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation 50 Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

LISEZ « L'AUTOMOBILE »

N'oubliez pas de retenir dès maintenant notre prochain numéro spécial « SALON DE L'AUTOMOBILE », 100 pages, 150 Fr.

LES DISQUES NOUVEAUX

Le *Concerto n° 2* pour piano et orchestre en *ut* mineur de Rachmaninov constitue un document d'une valeur inestimable ; grâce à la firme Decca il prend place maintenant dans toutes les discothèques. Le voici enregistré sur un seul disque double face longue durée micogroove incassable, ce qui donne une appréciable sécurité à tous ses heureux détenteurs. Pour lui éviter l'offense de la poussière, il est soigneusement entouré d'un papier transparent, placé dans une enveloppe de coloris sobre, au verso de laquelle figurent une brève biographie du compositeur et une analyse succincte de l'œuvre. Elle est interprétée par l'excellent pianiste américain Julius Katchen, au son limpide, et The New Symphony Orchestra, que dirige Anatole Fistoulari.

La physionomie du premier mouvement, fort bien dessiné par le compositeur, constitue l'une de ses plus magistrales réussites. L'adagio qui lui succède ne le cède en rien à la première partie. La qualité des thèmes, le bruissement des cordes en sourdine, le jeu de la flûte, des cors et des clarinettes apparaissent étonnamment précis, émouvants, tandis que l'allegro scherzando final s'impose, chatoyant. Toutes les notes sont perlées, les sonorités limpides reflètent à merveille la pensée de l'auteur. Elles sont reproduites tour à tour chaleureusement et tendrement. Les contrastes entre certains passages alertes et d'autres, expressifs, sont admirablement ménagés dans cet enregistrement de premier plan, qui reste un exemple vibrant pour les interprètes et une source de joies esthétiques profondes pour tous les musiciens.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Les festivals d'été se reflètent dans les ondes

Les postes de la Radiodiffusion-Télévision française, notamment la Chaîne Nationale et Paris-Inter, consacrent des soirées entières à la transmission, soit en « direct », soit en « différé », des concerts majeurs offerts sous tous les cieux pendant la saison d'été. Trois veillées consécutives ont été réservées à des séances de premier ordre. L'Orchestre national d'Ecosse, placé sous la direction de Walter Susskind, fit entendre des partitions trop peu connues ici, telles que la fougueuse ouverture *Portsmouth Point,* de Walton, et *London Symphony,* de Vaughan Williams, l'un des maîtres les plus réputés de l'école anglaise contemporaine.

Le lendemain, c'est de Bayreuth que parvinrent les accents de *Siegfried,* troisième partie de *l'Anneau des Nibelungen,* conduit par Josef Keilberth et qui sonna haut et clair. Des interprètes de valeur, comme Mélanie Bugarincvie et Paul Kuen, l'exécutèrent avec chaleur.

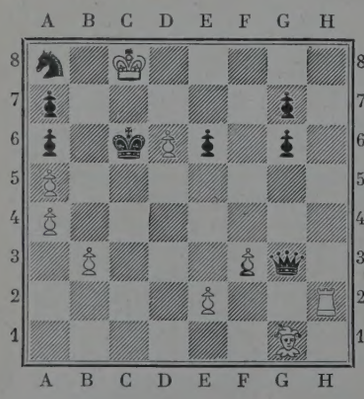
Puis, vingt-quatre heures plus tard, des effluves musicaux nous parvenaient de Lucerne, où l'orchestre du Festival, excellemment animé par André Cluytens, présentait un programme de musique française, suisse et russe, qui débutait par la deuxième suite de *Bacchus et Ariane,* d'Albert Roussel. *Introduction* et *Rondo capriccioso,* de Saint-Saëns, furent très brillamment joués par Isaac Stern en soliste : c'est un parfait technicien.

W.-L. Landowski.

LES ÉCHECS (N° 102)

Solution de l'étude d'André Chéron, N° 104.

France-Illustration, les Echecs N° 101.



Les blancs jouent et font partie nulle.

1. Th2-h4 !, Dg3×h4 ! (le meilleur coup des noirs. Exemples : si 1. ... Rç6×d6 ? ou d5. — 2. Fg1-h2. Ou si 1. ... Dg3×g1 ou Ca8-ç7. — 2. d6-d7. Ou 1. ... Dg3×d6. — 2. Th4-ç4+, échangeant la tour contre la dame. Ou 1. ... Dg3-é5. — 2. Fg1-h2, Dé5×a5 ?. — 3. Th4-ç4+ gagne). — 2. — d6-d7 ! Les blancs vont maintenant se sauver en faisant échec perpétuel avec leur fou. La beauté de l'étude est que, dans trois variantes, le fou s'offrira simultanément à dame et roi noirs sans pouvoir être pris. Trois échos.

Si 2. ... Dh4-é7. — 3. d7-d8. C+!, Rç6-d6 (3. ... Rç6-d5. — 4. é2-é4+ avec suite analogue). — 4. Fg1-h2+, é6-é5 (4. ... Rd6-ç5. — 5. Fh2-g1+). — 5. Fh2×é5+ !! premier écho, Rd6-ç5 ! — 6. Fé5-d4+ !, etc. Partie nulle.

Ou si 2. ... Dh4-f4. — 3. d7-d8 : C+! (et non 3. d7-d8 : D?, Df4-f7! gagne. Ni 3. Fg1-h2 ?, Df4×h2 gagne. — 4. d7-d8 :D, Dh2-ç7+. — 5. Dd8×ç7+, Ca8×ç7. — 6. Rç8-b8, Cç7-d5. — 7. Rb8×a7, Cd5-b4 ; ou 6. é2-é4, Cç7-d5 !. — 7. é4×d5+, é6×d5). — 3. ... Rç6-d6. — 4. Fg1-ç5+ !, Rd6-é5. — 5. Fç5-d4+ ! deuxième écho, Ré5-d6 (5. ... Ré5-d5 ou f5 ?. — 6. é2-é4+). — 6. Fd4-ç5+, etc. Partie nulle.

Ou si 2. ... Dh4-b4. — 3. d7-d8 :C+ !, Rç6-d6. — 4. Fg1-h2+, é6-é5. — 5. Fh2×é5+ !, Rd6-ç5. — 6. Fé5-d4+ !! troisième écho, Rç5-d6 ! Partie nulle par échec perpétuel du fou (et non 6. ... Rç5×d4 ?. — 7. Cd8-ç6+ gagne, Rd4-ç5. — 8. Cç6×b4, Rç5×b4. — 9. Rç8-b7, Rb4×a5. — 10. Rb7×a8, Ra5-b4. — 11. é2-é4 ; ou 9. ... Rb4×b3. — 10. é2-é4!, Rb3×a4. — 11. é4-é5).

Ou si 2. ... Dh4-f6 (2. ... Ca8-b6+. — 3. a5×b6). — 3. b3-b4 !, é6-é5 (3. ... Df6-f8+. — 4. d7-d8 :D, Df8-f7. — 5. b4-b5+!, a6×b5. — 6. a4×b5+, Rç6×b5. — 7. Dd8-d7+). — 4. d7-d8 : D, Df6-f7. — 5. b4-b5+ et les blancs ne peuvent pas perdre.

Le roi noir n'arrive pas à se soustraire à la domination du cavalier qui menace, si le roi noir ou la dame noire prend le fou, de prendre la dame par échec double. D'autre part, si le roi noir vient sur d5, il suit é2-é4+ ramenant le roi noir sur les cases noires.

La version originale de Nasimovitch est la suivante :

Blancs : Rç8, Th2, Fg1, Pd6, Pa4, Pb3, Pé2, Pf3, Pg2.

Noirs : Rç6, Dg3, Pg6, Ph5, Pa7, Pé6.

Les blancs jouent et font nulle.

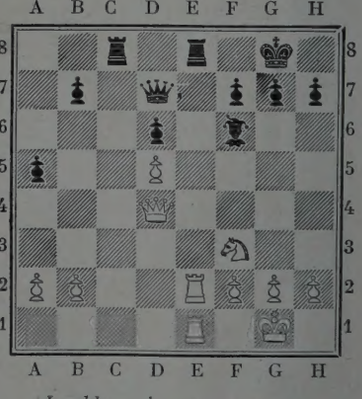
Même solution que dans ma version corrigée, mais ici une variante semble avoir une double solution : 1. Th4 !, D×h4 !. — 2. Pd7, Df4. — 3. Fh2 (outre 3. Pd8 :C+, qui fait sûrement nulle) semble bien faire nulle aussi, car sur 3. ... Db4 ! (seul coup qui offre une chance de gain aux noirs) il suit. 4. Pd8 : C+, et je ne vois pas comment les noirs pourraient gagner. Si 4. ... Rb6 le mieux est 5. C×é6 avec menace d'avancer rapidement le pion blanc libre é2.

C'est pour réfuter de manière convaincante 3. Fh2 et écarter tout soupçon d'incorrection de cette magnifique étude que je l'ai modifiée.

Nous extrayons de l'intéressant opuscule : *Victor Kahn : la Conduite de la partie d'échecs* (108 parties récentes et anciennes, 236 pages. Aux Editions « Le Triboulet », Monaco), l'immortelle petite partie suivante, jouée à La Nouvelle-Orléans, 1925.

Blancs : Adams. Noirs : Torre.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, d7-d6. — 3. d2-d4, é5×d4. — 4. Dd1×d4, Cb8-ç6. — 5. Ff1-b5, Fç8-d7. — 6. Fb5×ç6, Fd7×ç6. — 7. Cb1-ç3, Cg8-f6. — 8. 00, Ff8-é7. — 9. Cç3-d5, Fç6×d5. — 10. é4×d5, 00. — 11. Fç1-g5, ç7-ç6. — 12. ç2-ç4, ç6×d5. — 13. ç4×d5, Tf8-é8. — 14. Tf1-é1, a7-a5 ? (14. ... h7-h6 s'imposait pour ménager une issue au roi noir). — 15. Té1-é2, Ta8-ç8. — 16. Ta1-é1, Dd8-d7. — 17. Fg5×f6 !, Fé7×f6 et nous sommes arrivés à la position du diagramme N° 105.



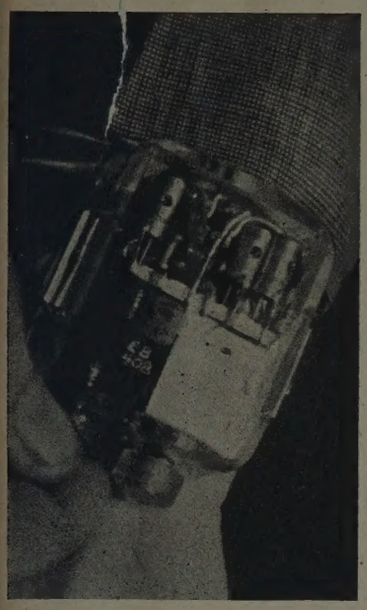
Les blancs jouent et gagnent.

La combinaison finale est de toute beauté.

André Chéron.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

Radio miniature



Ce minuscule poste de radio est le plus petit émetteur-récepteur qui ait été construit. Il permet à deux personnes travaillant à une certaine distance l'une de l'autre de communiquer instantanément. Il est destiné, en particulier, aux médecins et aux infirmières dans les hôpitaux.

Verres interchangeables

Pour l'été, les porteurs de lunettes utilisent souvent des verres protecteurs à leur vue, d'où la nécessité de porter sur eux deux paires de lunettes, ou bien d'ajuster des verres simples teintés, s'accrochant sur la monture. Grâce à ces lunettes démontables, il suffit désormais d'emporter deux ou plusieurs paires de verres qui s'accrochent aisément à une monture unique.

Une nouvelle utilisation de la télévision

La marine américaine envisage l'emploi de la télévision pour faciliter les manœuvres sur le pont des porte-avions. Grâce à une camera et à une série de récepteurs, il sera possible de tous les points des navires de contrôler les arrivées et les départs d'avions.

L'équipement de télévision servira également à l'entraînement des pilotes.

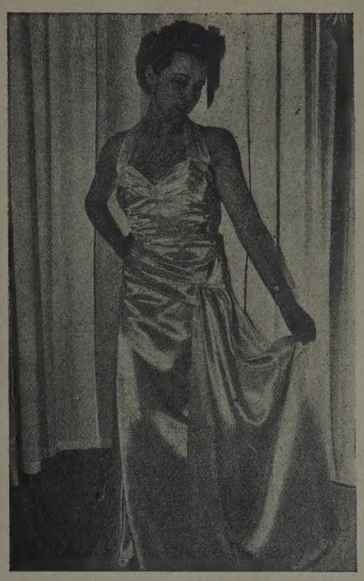
Un autre équipement, destiné aux pilotes, permettra de contrôler les apontages, toujours difficiles en raison des dimensions gigantesques du pont d'un porte-avions.

Pour les photographes

Un nouvel appareil, conçu à l'intention des services de l'armée américaine, permet de prendre deux vues par seconde, et cinquante images sur une bobine, mais l'ensemble pèse plus de 2 kilos.

Le télé-téléphone

Pour la première fois à Londres vient d'être présenté au public le « téléphone-télévision ». La cabine téléphonique comporte un poste émetteur récepteur de télévision : ainsi les interlocuteurs se parlent « les yeux dans les yeux ». Le nouvel appareil fonctionne à grande distance grâce à un système de relais. Il doit servir, entre autres, aux recherches et identifications.



Ensemble « fluorescent »

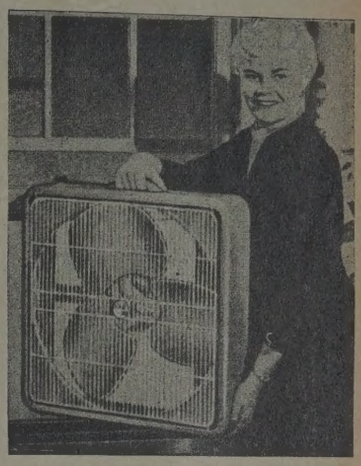
Un satin de fabrication britannique est traité de façon à devenir fluorescent sous l'action des rayons ultra-violets. Les robes peuvent ainsi devenir lumineuses dans l'obscurité. Celle-ci fait partie des collections d'automne de la mode londonienne, et doit être portée sur la scène cet hiver.

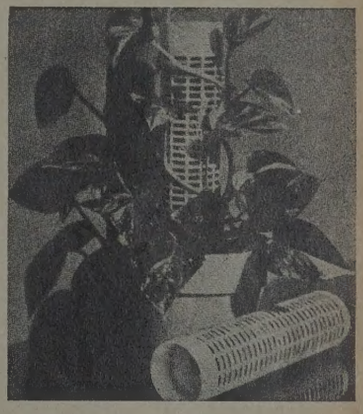
Encolleuse pour papier peint

Trois rouleaux parallèles, une lame coupante, un réservoir pour la colle, voici une machine automatique pour l'encollage des lés de papier peint. Un repère permet de couper à la longueur choisie, sans erreur.

Ventilateur perfectionné

Cet engin se place indifféremment sur une table ou à la fenêtre, dans laquelle il s'encastre. Suivant sa position, il aspire l'air frais ou évacue l'air impur. Les pales de l'hélice, faites de caoutchouc, sont parfaitement silencieuses.





Jardins en pots

Ce petit appareil est destiné aux jardins en pots, auxquels il assure une humidité convenable. Il se compose d'un cylindre grillagé qui est empli de mousse. Il sert en même temps de support pour les plantes grimpantes.

C. T.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

BYRRH

VIN APÉRITIF AU QUINQUINA